

Ce que signifie « avoir les moyens » (au-delà du capitalisme - et pire encore)

Suivant les idées reçues de Marx et d'Ellul, et pieusement répétées par leurs disciples, les systèmes capitaliste et technicien partageraient un trait commun ; ce seraient tous deux des *systèmes automates*. Autonomes, c'est-à-dire, ne recevant leur loi, *nomos*, que d'eux-mêmes. Des « processus sans sujet », uniquement mus par la « force des choses », sans autre but que leur reproduction, leur « auto-accroissement » perpétuel (toujours plus de capital, toujours plus concentré ; toujours plus de technologie, toujours plus expansive). Bref des moyens sans maître et sans autre fin que leur auto-reproduction en perpétuel emballement.

Quant aux capitalistes et aux techniciens, ils ne seraient que les « fonctionnaires » asservis du capital ou de la technique, des instruments impersonnels et interchangeables, non moins soumis à leurs lois que les exécutants de base, et donc irresponsables de leur expansion universelle.

Or ces idées qui prennent l'apparence pour la réalité succombent à l'examen.

Les capitalistes ne sont pas réductibles aux « fonctionnaires du Capital », ni à des financiers fous ou à des accapareurs pathologiques. Ce sont des *passionnés de puissance* qui accumulent *les moyens de la puissance* dans la société de leur temps : les vaches, la terre, les armes, l'argent, les machines. Que ces moyens changent, ils changent de moyens.

Le système technicien qui est le double entrelacé du capital industriel depuis 200 ans, n'est pas plus « automate », ni « autonome » que lui. Il n'y a pas de « force des choses », sauf à sombrer dans la pensée magique et l'anthropomorphisme, (les objets se « cachent », ils ont de la « malice », etc.) et à s'imaginer que les jouets s'éveillent la nuit pour vivre leur vie secrète.

Il faut distinguer entre la logique intrinsèque et virtuelle de « l'art de faire », du « savoir-faire » - la *tekhnê* - la *mékhaniké teckhnê* par exemple, l'art de faire une machine, et son actuel développement par *certaines hommes*. La logique virtuelle « des choses », leur rationalité, présente bien l'aspect automate du système technicien, du capitalisme technologique (et de leur emballement conjoint), mais cette logique virtuelle, cet automatisme, ne peut rien par lui-même, tant qu'il n'est pas actualisé et activé par des hommes qui « ont les moyens », qui « veulent des moyens », qui « se donnent les moyens », etc. Et ils le font, au niveau platement empirique et historique, contre la volonté d'autres hommes, et contre d'autres rationalités, d'autres « logiques des choses », qui perdent en général.

C'est qu'il y a réciprocité entre la tyrannie de l'efficacité et l'efficacité de la tyrannie.

Le profit capitaliste est d'abord un moyen d'acquérir des moyens - les fameux « moyens de production et d'échange » - en vue d'un but ; de la volonté de puissance ; pouvoir, prestige, jouissance, longévité ; *et même en vue de la toute-puissance* ; création et immortalité.

Ainsi la recherche de « retour », de rendement financier, pourrait disparaître sous le régime technocratique, en tant que moteur de l'accaparement, au profit de celle des *moyens directs* de la puissance tels que les poursuivent les transhumanistes : c'est-à-dire

des machines, des « engins de création » de Drexler¹ et de *l'auto-machination*. En clair, la transformation du corps par ingénierie génétique et hybridation électromécanique. Bref, ces possédés aliènent leur personne à leur volonté de toute-puissance. Ils obéissent à une loi reçue de l'extérieur – hétéronome – de leur modèle mimétique imaginaire (Dieu). Et dans leur soumission à ce modèle imaginaire, ils transforment leur corps et le monde qui le prolonge en instruments et moyens de cette volonté de puissance insatiable et furieuse.

Voici plus de trente ans que, dans le sillage de Gorz, des penseurs annoncent la sortie du capitalisme, sous la poussée de l'automatisation et la chute des taux de profit.² Ainsi se réaliserait, disent-ils, la prophétie de Marx dans sa *Contribution à la critique de l'économie politique* (1857) sur l'avènement du communisme, issu des flancs de la vieille société. Rien n'interdit en effet un « capitaliste collectif », un capitalisme sans capitalistes, un capitalisme d'Etat par exemple – voyez l'URSS et feues les « entreprises d'Etat », en France – mais aussi le dirigisme étatique du capitalisme américain ou chinois. La mode, chez nos penseurs, étant plutôt au capitalisme participatif, coopératif, avec distribution de revenus à tous les cyborgs, suivant des modalités plus ou moins généreuses, afin de conserver des consommateurs solvables. Bref, la *creative class* des *start up* s'intégrant aux robots dans une machine sociale au fonctionnement optimal. Le cyber-communisme naissant du capitalisme technologique de la Silicon Valley et « le dépassant ».

Cyber-communisme ou cyber-capitalisme, ce qui compte ici, c'est le changement de *moyens*. La conversion du capital aux machines. Ce n'est pas la première fois que l'on voit changer les moyens de la puissance. Le capital lui-même n'était que la conversion du *cheptel*, des *têtes* (*caput*) de bétail en signes et vecteurs de puissance. Nous en gardons la trace dans la *pécune*, la richesse en bétail – puis en argent – issue de l'indo-européen *peku*, « troupeau ».

Bref, nous connaissons assez d'histoire pour savoir que la bourgeoisie et le capitalisme industriel n'ont pas toujours existé, et pour imaginer qu'ils ne soient pas toujours, mais à quoi bon, si une société et une classe pires encore doivent leur succéder ? C'est-à-dire la technocratie libertarienne. La classe de l'expertise, de l'efficacité et de la rationalité maximales, qui concentre à la fois le savoir, l'avoir et le pouvoir, au service de la puissance maximale.

Voire l'espèce supérieure des post-humains *cybernanthropes* ?

C'est de quoi il est ici question.

I-

Dans son cours sur l'*Alcibiade* de Platon donné à l'université de Paris VII, l'année 1996-1997, Benny Lévy, ancien chef de la Gauche prolétarienne (1969-1973) et désormais prophète juif, s'intéresse aux moyens de la puissance :

« Que voulait-il (*Alcibiade*) sinon recevoir de cet homme « divin » (*Socrate*) la sagesse divine qu'il contient, la faire sienne et par elle posséder la terre. Être le premier à Athènes ne saurait lui suffire. Il regarde vers la Perse. Et vers l'Italie. Ce qu'il lui faut c'est l'empire. En ce cœur bouillant vit un rêve qui, à peine un siècle plus tard, sera réalité pour Alexandre. N'est-ce pas

¹ cf. Eric Drexler, *Engins de création, l'avènement des nanotechnologies*. Vuibert, 2005

² cf. André Gorz, *Les chemins du Paradis (l'agonie du capital)* Editions Galilée, 1983

ce même désir, celui d'être maître du monde, qui a porté Zeus à avaler Métis (*la ruse*) ? Réussir en toutes ses entreprises, déjouer tous les plans de ses ennemis, c'est l'œuvre de la Pensée qui est la ruse suprême. Ce n'est pas en elle-même que la Pensée paraît précieuse à Alcibiade (*voilà le ratage*), c'est comme source de réussite. Il est fidèle en cela à la vieille idée grecque de la *sophia* comme *mechanê* (« truc »), comme invention du *moyen*. Elle n'est donc pas une fin. Et l'ultime objet du désir n'est pas de contempler, il est de posséder et de dominer. L'ambition d'Alcibiade, comme celle de Calliclès, ne vise pas d'abord la gloire, ce qui, Diotime nous l'a appris, est une forme du désir d'éternité. Elle est, en son essence même, désir d'avoir toujours plus, d'étendre toujours plus loin son pouvoir, d'en reculer indéfiniment les limites. C'est ce que Platon appelle *pleonexia*, désir à jamais inassouvi, qui ne peut s'arrêter à aucun objet, désir qui se dévore lui-même et conduit un être à sa perte. (cf. Galpérine Marie-Claire, *Lecture du Banquet de Platon*. Lagrasse, Verdier, 1996)

Ce texte nous permet de dire de manière intime ce qui s'est passé dans le ratage : si Alcibiade n'est pas converti, si, au lieu d'être retourné, il se retourne pour se saisir de la puissance de Socrate ; si, au lieu d'être affecté par la puissance de la pensée que lui révèle Socrate, il veut en tirer profit, en faire le moyen, la *mechanê*, la ruse pour que son désir de dominer le monde, dans son expression primitive, dévoyée, puisse réussir, c'est le ratage. Il y a ici un nœud entre la puissance et la pensée, qui est le fond même de ce qui va se jouer dans la philosophie.

La puissance de la pensée peut-elle être entendue de manière pure ? C'est cela l'enjeu de la conversion. Alcibiade avait commencé de s'arracher à la comédie humaine, au chétif de l'aventure humaine. Il voulait surmonter le misérablement humain de l'humain. C'était déjà faire preuve d'une pensée vigoureuse. Socrate va-t-il réussir à féconder cette pensée comme telle : la révéler à Alcibiade comme étant le lieu de l'authentique puissance, et non pas finalement comme le grand moyen qui manquait à Alcibiade pour réaliser son désir sous sa forme dévoyée ? »³

Reprenons l'enchaînement.

Zeus a avalé Métis, la ruse, pour devenir maître du monde.

Or la pensée est la ruse suprême.

Alcibiade convoite donc la pensée, non pour elle-même, mais comme ruse suprême, pour servir sa volonté de puissance. (Au temps pour les charlatans de la « science pure » et de la « recherche fondamentale »)

En cela, nous dit le non-grec Benny Lévy, il est fidèle à l'idée grecque de la *sophia*, de la sagesse, comme *mechanê*, comme « truc », comme *moyen* en vue d'une fin : la volonté de puissance illimitée. C'est-à-dire que la sagesse est instrumentalisée au service de l'*hubris*, de la démesure illimitée.

Résumé de Francis Bacon (1561-1626) une vingtaine de siècles plus tard : « Savoir, c'est pouvoir ».

Le but de la science, c'est la puissance. Le but de l'omniscience, c'est l'omnipotence, dont jouit Zeus qui a avalé Métis la ruse, la pensée, la sagesse. Quant à l'idée juive, suivant le serpent de la Genèse, elle s'accorde à l'idée grecque :

« Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs, que l'Eternel Dieu avait faits. Il dit à la femme : Dieu a-t-il réellement dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? La femme répondit au serpent : Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez. Alors le serpent dit à la femme : Vous

³ cf. *L'Alcibiade, introduction à la lecture de Platon*. Verdier, 2013

ne mourrez point ; mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »⁴

Il faudrait tout de même en savoir plus sur la personnalité et les mobiles de ce singulier serpent, mais je renvoie aux volumes de commentaires qui traitent le sujet.

Si la toute-puissance est le but, la ruse, la pensée, la sagesse, sont les *mechanê*, les moyens – disons les *machinations* - de ce but. Mais ce but lui-même n'est que le moyen de l'immortalité qui, chez les Grecs comme chez les Hébreux, distingue les hommes, *les mortels*, des dieux, *les immortels*.

Genèse III, 22. « Le Seigneur Dieu dit : « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bonheur et du malheur. Maintenant qu'il ne tende pas la main pour prendre aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre à jamais ! »

23 Le Seigneur Dieu l'expulsa du jardin d'Eden pour cultiver le sol d'où il avait été pris. 24 Ayant chassé l'homme, il posta les Chérubins à l'orient du jardin d'Eden avec la flamme de l'épée foudroyante pour garder le chemin de l'arbre de vie. » (traduction œcuménique)

Épicure : « L'être bienheureux et immortel est libre de soucis et n'en cause pas à autrui ; il ne manifeste ni colère, ni bienveillance : tout cela est le propre de la faiblesse. »

Les dieux ont les moyens du bonheur, plénitude paisible, et de l'immortalité (nectar, ambrosie, fruit de la connaissance, fruit de la vie) ; les hommes veulent les acquérir et devenir comme des dieux. C'est ce qu'enseigne *L'Epopée de Gilgamesh*, l'un des plus vieux textes de l'humanité, élaboré en Irak, voici cinquante siècles, autour du premier héros connu. Ce Gilgamesh aurait été roi d'Ourouk vers 2850 ans avant Jésus-Christ. Son nom dérive d'une forme archaïque, *bil-ga-mes*, « le Vieux (l'ancien) est un jeune homme ». Gilgamesh, qui ne veut pas mourir, entreprend une quête jusqu'aux confins de la terre, chez « le Lointain » ; Ziuziudra, « Jours de vie prolongés » en sumérien ; Outa-napishtim, « J'ai trouvé ma vie », en akkadien ; Noah en hébreu ; seul rescapé du Déluge, afin d'en obtenir le secret de l'immortalité. Hélas, celui-ci ne doit la sienne qu'à la mort de tous les autres humains. Les dieux n'ont sauvé qu'un juste et sa famille afin que l'humanité renaisse d'une souche saine. En guise de consolation, le Vieux offre à Gilgamesh la *Plante de Vie*, c'est-à-dire de Jouvence, afin que Gilgamesh retrouve sa jeunesse, tant qu'il lui restera une feuille à mâcher. Mais sur le chemin du retour, le serpent, « la plus rusée des bêtes des champs », lui vole la plante et l'avale, tandis que Gilgamesh se baignait dans un puits. Le serpent perd sa vieille peau et fuit. Gilgamesh rentre à Ourouk et, ayant troqué la pensée de la puissance contre la puissance de la pensée, grave son histoire sur des tablettes enfouies dans les fondations de la cité, afin de survivre d'une vie imaginaire dans la mémoire des hommes - tant qu'il y aura des hommes.⁵

Machine Famille sav. Du gr. *mêkhanê*, var.dorienne *makhana* « invention ingénieuse ». « machine (guerre, théâtre, etc.) ». D'où *mêkhanikê* (*tekhne*) « art de construire une machine ». Le lat. a anciennement adapté la forme dorienne en *machina* et postérieurement empr. l'adj. sous la forme lat. imp. *mechanicus*.

⁴ Traduction Louis Segond

⁵ cf. Yannick Blanc. *Enquête sur la mort de Gilgamesh*. Le Félin, 1992

D'où **Machine** XIV^e s. « système de l'univers », XVI^e s. sens mod ; puis machiniste, machinisme, machinerie, machin, machinal, machiner, machination, mécanique, etc. (Dictionnaire étymologique du français)

Moyen de Mi Famille d'un thème I-E *medhyo- « qui est au milieu », en latin « medius » « qui se trouve au milieu » « intermédiaire », « moyen ».

(Dictionnaire étymologique du français)

Moyen. XII^e siècle adjectif ; XIV^e siècle substantif ; XV^e siècle « ressources pécuniaires » ; XVIII^e « ressources intellectuelles ».

Synonymes : procédé, voie, instrument, formule, méthode, plan, recette, biais, filon, joint, truc, façon, manière, expédient, artifice, astuce, ruse, biais, calcul, manœuvre, canal, entremise, intermédiaire, capacité, faculté, force, don, facilité.

(Dictionnaire Robert)

Il y a donc réciprocité. Les machines sont des moyens et les moyens sont des machines ou des machinations.

On sait que peu après Platon, Aristote (-384/-322) emploie d'autres termes, « instrument », « ouvrier », « esclave », en tant que moyens et/ou machines, en vue d'un but.

Je résume son raisonnement : nous, citoyens, nous avons besoin d'instruments tels que les ouvriers et les esclaves, parce que nous n'avons pas d'autres machines, ni de moyens :

« Si, en effet, chaque instrument était capable, sur une simple injonction, ou même présentant ce qu'on va lui demander, d'accomplir le travail qui lui est propre, comme on le raconte des statues de Dédale ou des trépieds d'Héphaïstos, lesquels dit le poète,

se rendaient d'eux-mêmes à l'assemblée des dieux,

si, de la même manière, les navettes tissaient d'elles-mêmes, et les plectres pinçaient tout seuls la cithare, alors, ni les chefs d'artisans n'auraient besoin d'ouvriers, ni les maîtres d'esclaves. »⁶

On voit qu'Aristote anticipe à la fois sur la lignée qui, de Descartes à La Mettrie (*L'Homme machine*) et à Norbert Wiener, le concepteur de la cybernétique (l'art du pilotage des systèmes communicants) réduit la vie au fonctionnement et le biologique au mécanique ; et sur les robots (*travailleurs esclaves*, d'une racine slave *robot*.1921. Karel Capek), sur les automates, les ordinateurs et même sur l'intelligence artificielle, l'apprentissage profond, etc. Et en effet, nous citoyens, nous n'avons plus besoin d'esclaves ni d'ouvriers. Nous avons les moyens et les machines pour nous en passer. En conséquence, nous n'avons plus, non plus, besoin de les entretenir. Mais nous pouvons le faire encore un peu, en attendant que leur natalité décline, que leur nombre diminue et que leur classe s'éteigne. Par bonté d'âme. Pour éviter des révoltes et parce que nous pouvons nous le permettre. Nous avons les moyens : les machines peuvent payer. Nous appellerons cela sportule, ou Revenu Social d'Accompagnement, ou Revenu de base universel.

Il en résulte un double enseignement.

L'humanité se divise entre ceux qui ont les moyens et les machines – c'est la même chose – et ceux qui ne les ont pas.

⁶ Aristote, *La Politique*

Les maîtres et possesseurs des moyens et des machines peuvent tout ce qu'ils veulent, dans les limites matérielles de leurs moyens et machines. Les autres ne peuvent rien.

Voyez le ploutocrate Benedict Howard, dans le roman extralucide de Norman Spinrad, *Jack Barron et l'éternité*, publié en 1969.

Jack Barron est un ex-gauchiste, un « bébé bolchevique », comme son ex, Sara, une folle de sexe, drogue et rock'n roll qui hante le Village, et Lukas Greene, son copain noir, devenu l'opulent gouverneur, corrompu et autoritaire, du Mississippi. Jack Barron anime désormais un *talk show* télévisé où il questionne des gens riches, célèbres et puissants que des anonymes, invités sur le plateau ou s'exprimant au téléphone, accusent de méfaits dont ils ont été personnellement victimes. Il s'agit de sadiser quelque peu ces *people* et de satisfaire le ressentiment des téléspectateurs, sans aller toutefois jusqu'à la mise en cause du système.

Benedict Howard, à cet égard, c'est vraiment le bon client. Milliardaire, financier du Parti démocrate, il est également le président de la Fondation pour l'Immortalité Humaine qui vend des services de cryogénéisation aux particuliers. 50 000 dollars par individu, en attendant que la science ait découvert les moyens de réveiller les morts, de prolonger l'existence des vivants, voire de les rendre immortels. Plus d'un million de personnes ont déjà payé leur ticket pour l'éternité, mais Benedict Howard veut bien plus : une loi du congrès lui accordant le monopole des recherches sur l'hibernation et l'immortalité, et des financements d'Etat à sa Fondation pour l'Immortalité Humaine. C'est l'enjeu principal de la campagne présidentielle en cours où Ted « le Prétendant », le candidat du Parti Démocrate, fait figure de favori. Face à lui, une alliance du Parti Républicain et de la CJS, la Coalition pour la Justice Sociale, de Lukas Greene.

Benedict Howard a besoin de la popularité de Jack Barron et de son *talk show* pour réussir ses projets. Il manigance d'abord sa réunion avec Sara, tablant sur leur amour mutuel comme moyen de pression et de manipulation. Puis il leur fait une proposition qu'on ne peut pas refuser. Les chercheurs de la Fondation, leur révèle-t-il, ont *déjà* trouvé le secret de l'immortalité. Lui-même, Benedict Howard en a *déjà* bénéficié, il propose à Jack et Sara d'en profiter également, tout de suite, s'ils le soutiennent. Une éternité à s'aimer sans vieillir. Tu parles, s'ils acceptent ! Les voici dans la clinique secrète de la Fondation, quelque part au milieu des Rocheuses. Ils découvrent trop tard l'abominable vérité. Le traitement n'est possible que par une greffe de glandes irradiées dans le corps encore vivant, d'enfants noirs que le milliardaire achète ou fait enlever, et qui meurent dans d'atroces souffrances, le corps rongé de cancers. Les voici pour l'éternité – sauf accident violent - criminels et complices de Benedict Howard. Sara se suicide en sautant d'une fenêtre. Barron qui reçoit Howard dans son *talk show*, révèle en direct à son public le hideux secret de l'immortalité. Benedict Howard en devient fou – pour l'éternité – et Barron, auréolé du prestige des héros, se retrouve favori de l'élection présidentielle, décidé à prendre Lukas Greene comme vice-candidat et à lui laisser la présidence, s'il est élu : « Une fois qu'on aura fait entrer un noir à la Maison-Blanche, même par la petite porte, plus rien ne sera pareil. » (hum)

En somme, il faut que beaucoup meurent pour que très peu vivent. C'était déjà la leçon de la Genèse et de l'Epopée de Gilgamesh. Noah et Ziusiudra (*alias* Outa-napishtim), leurs femmes et leurs familles, ne doivent leur survie qu'à l'anéantissement du reste de l'humanité. Soit l'inverse de ce que le grand prêtre Caïphe dit au sanhédrin :

« Vous ne savez rien.

Ne vous rendez-vous pas compte ?

Il est de votre intérêt

Qu'un seul homme meure pour le peuple,

Plutôt que toute la nation périsse. »
(Jean. II, 49-50. Traduction André Chouraqui. Desclée de Brouwer)

Il faut que meure un demi-dieu (le Christ, Prométhée) pour que vive l'humanité, et que meure l'humanité pour faire un immortel : Noah, Ziuziudra, Benedict Howard.

Norman Spinrad : « Je partais avec l'idée d'écrire un roman avec pour thème l'immortalité, mais en tenant compte des problèmes d'ordre politique et économique qui en résulteraient pendant la période de transition, car au moins au début, seuls les gens très riches en bénéficieraient. Donc, il me fallait trouver un contre-pouvoir. Mais quel genre de contre-pouvoir pouvait rivaliser avec l'argent ? Et la réponse était la télévision. Donc, vous avez un mec, ancien gauchiste, qui fait un *talk show* à la télé, et devient ainsi un personnage influent dans la vie politique. »

Bref, Benedict Howard (mais ce pourrait être Howard Hugues ou Peter Thiel) *a les moyens*, et ces moyens lui permettent d'acquérir d'autres moyens, ceux de la science, de la politique, de la communication, *en vue d'un but* : l'immortalité.

Revenons maintenant à l'idée reçue des disciples de Marx et d'Ellul qui réduisent en dogmes les multiples aspects d'analyses complexes et mouvantes. Le capitalisme et la technique seraient des « systèmes automates ». Autonomes, c'est-à-dire, ne recevant leur loi, *nomos*, que d'eux-mêmes. Des « processus sans sujet », uniquement mus par la « force des choses », sans autre but que leur reproduction, leur « auto-accroissement ». Quant aux capitalistes et aux techniciens, ils ne seraient que les « fonctionnaires » asservis du capital ou de la technique, des instruments impersonnels et interchangeables, non moins soumis à leurs lois supérieures que les exécutants de base, et donc irresponsables de leur expansion universelle. Ils ne sont pas responsables de la marchandisation, ni de l'artificialisation du monde ; ni individuellement, ni collectivement. « C'est la faute du système », du démon – ou du dieu - dans la machine (*deux ex machina*). On pourrait nommer cela le syndrome d'Eichmann, qui frappe du policier et du chauffeur de locomotive aux concepteurs de la Solution finale. « Ce n'est pas notre faute, c'est celle du système. Du national-socialisme. Nous n'y sommes pour rien, si ce n'est pas nous, c'est d'autres qui le feront. Nous ne sommes que des exécutants, etc. » Encore le national-socialisme, avec son *Führerprinzip* qui soumet tous les individus aux ordres du chef, localise-t-il le pouvoir entre les mains de ce chef.

André Gorz, parmi beaucoup d'autres, expose cette thèse du pouvoir automate dans les sociétés modernes :

« ... Car l'obstacle au pouvoir, à l'autonomie, à l'autogestion des producteurs n'est pas simplement juridique ou institutionnel. L'obstacle est matériel : il tient à la conception, à la dimension, au fonctionnement des fabriques. Et non seulement à celles-ci : mais aussi au « capitaliste collectif » qui gère l'ensemble des fabriques. Car le secret de la grande production industrielle, comme d'ailleurs de toutes les grandes machines militaires ou bureaucratiques, c'est que *personne n'y détient le pouvoir*. Le pouvoir n'y est pas sujet ; il n'appartient pas à des hommes souverains définissant librement les règles et les buts de l'action collective. De bas en haut de la hiérarchie industrielle ou administrative, seuls existent des exécutants se pliant aux impératifs catégoriques et inertes du système matériel dont ils sont les serviteurs. Le pouvoir personnel des capitalistes, des directeurs, des chefs de tout genre est une illusion d'optique : ce pouvoir n'existe qu'aux yeux de ceux qui, situés plus

bas dans la hiérarchie, reçoivent les ordres de « ceux d'en haut » et sont personnellement à leur merci. »⁷

Ah. Le *Führerprinzip* est une illusion d'optique. Le *Führer* lui-même n'est qu'un exécutant ; un rouage du système ; un jouet des structures qui *l'agissent*. Et il en est de même d'Henry Ford, de Steve Job ou du directeur général de la fonction publique. Il s'agit en fait d'une reprise de la thèse marxiste classique : il n'y a pas de grands hommes, uniquement de grandes situations qui créent « l'homme de la situation » ; l'homme que « la situation exige », dont « elle a besoin ». C'est-à-dire que de métaphore et d'allégorie la situation devient une personne.

Gorz lui-même ne pousse pas si loin son idée. Dans son chapitre sur « Pouvoir personnel et pouvoir fonctionnel », il oppose les *technocrates*, *fonctionnaires* et *titulaires* d'un pouvoir reçu de l'*organigramme* et qu'*ils exercent* sans le *détenir*, aux *chefs* qui *détiennent le pouvoir* en vertu de *leurs mérites* et de leur *volonté souveraine*. « Dans l'appareil d'Etat comme dans la grande entreprise, le pouvoir, c'est l'organigramme. » . « Ce ne sont plus les hommes qui ont du pouvoir, ce sont les fonctions de pouvoir qui ont des hommes. » Le technocrate est irresponsable et se défausse sur le règlement, l'organigramme, le système, la *machine*.

L'Etat est *déjà* une machine à diriger, et c'est ce qui le prédispose, lui et ses rouages technocratiques, à la subordination envers la *supermachine à diriger* cybernétique, conçue par Norbert Wiener⁸ et qualifiée par Pierre Dubarle.⁹

Le chef, lui, est responsable, et c'est personnellement qu'il répond de son exercice du pouvoir. Lorsque « le système plante », que « la machine ne tourne pas rond » ou « ne marche plus », « lorsque les masses dominées n'ont de moyen ni pratique, ni théorique d'attaquer le système de domination comme illégitime et insupportable, le recours au pouvoir personnel peut apparaître comme une issue désirable. Par le seul fait de dire « je veux, je décide, je proclame », le chef délivre le peuple de l'engluement dans l'impuissance sérielle. Face à un système de fuite devant la responsabilité, de bureaucraties anonymes, de dominants dominés exerçant un pouvoir sans l'assumer et en geignant à longueur d'année qu'ils ne font pas ce qu'ils veulent et ne veulent pas ce qu'ils font, le chef, le *Führer* est d'abord ce « grand individu » qui ose dire « je ». Le pouvoir, c'est lui, tout le pouvoir. Il l'assumera personnellement. Il sera le recours, le salut de tous ceux qui cherchaient vainement les responsables de leurs humiliations. »¹⁰

C'est cette panne de machine que subissent les « masses dominées », de façon toujours plus dure et désespérante depuis des décennies et qui les pousse à réclamer un chef exerçant un pouvoir personnel et responsable. Au mépris des technocrates qui honnissent ce *populisme*.

« Plus, plus vite, plus grand, moins cher, poursuit Gorz. Telle est la loi du Capital. Marx disait que les capitalistes en étaient les fonctionnaires : à la fois oppresseurs et aliénés, ils subissent une loi scellée dans les choses et la transmettent. Ils administrent le fonctionnement du Capital ; ils ne lui commandent pas. Ils ne possèdent pas le pouvoir, ils sont possédés par lui. Le pouvoir n'est pas sujet : il est système de rapports, c'est-à-dire structure. Il est géré, non détenu par le capitaliste collectif. Et c'est cette dilution à l'infini du pouvoir dans l'ordre des choses qui donne à ses détenteurs leur légitimité. À chaque instant, chacun peut dire : « Je ne fais pas ce que je veux, je fais ce qu'il faut. Je n'impose pas ma volonté, c'est la nécessité qui, à travers moi, impose sa loi d'airain. Je ne suis pas maître du jeu, je suis serviteur comme

⁷ A. Gorz, *Adieux au prolétariat – au-delà du socialisme*. Galilée, 1980

⁸ N. Wiener, *Cybernétique et société*, 1948

⁹ P. Dubarle, *Vers la machine à gouverner ?* in *Le Monde*, 28/12/48

¹⁰ A. Gorz. *Adieux au prolétariat. Au delà du socialisme*. Galilée, 1980

vous tous. Si vous voyez un moyen de gérer cette maison autrement, à votre aise, dites-le moi je vous cèderai la place. »

À vrai dire, cet « ordre des choses », qu'on pourrait nommer aussi « principe de réalité », rappelle une autre vérité de Francis Bacon, mais qui pourrait être de La Palice, « on ne commande la nature qu'en lui obéissant ». Le Roi Soleil, lui-même, monarque absolu et de droit divin ne pouvait faire « que son métier de roi » quand il disait : « Nous voulons ». Cette volonté royale était surtout l'habillage lexical des nécessités du Royaume, telles que perçues par son premier serviteur. Les rois qui ne remplissent pas leurs fonctions royales perdent vite leur trône ou la tête – le *chef*, tiens.

Cependant, si la réalité, la situation, limitent objectivement le cadre de l'action humaine, elles ne limitent pas sa capacité à *transformer* cette réalité et cette situation. À trouver des voies imprévues pour en sortir. C'est ce facteur humain, irréductible jusqu'à présent, qui fait la différence, c'est-à-dire l'histoire. Et il en sera ainsi tant que le projet technocratique de maîtrise totale, au moyen du *Big data* et des implants cérébraux, n'aura pas substitué « l'administration des choses au gouvernement des hommes », selon le vœu d'Engels et de Saint-Simon.

Gorz. « Tous les pouvoirs modernes sont de ce type. Ils n'ont pas de sujet : ils ne sont ni portés ni assumés par aucun souverain se revendiquant comme la source de toute loi et le fondement de toute légitimité. Dans l'Etat moderne, aucun chef, aucun tyran ne commande aux hommes en vertu de son « je veux », ni n'exige d'allégeance et de soumission à sa personne. Les porteurs du pouvoir, dans l'Etat moderne, ne commandent aux hommes qu'au nom d'une soumission à un ordre des choses donné et dont nul ne se reconnaît l'auteur. Le pouvoir technocratique présent a une légitimité essentiellement *fonctionnelle* : il appartient non pas à une personne-sujet mais à la fonction, à la place qu'un individu occupe dans l'organigramme de l'entreprise, de l'institution, de l'Etat. (...) Le pouvoir ne lui appartient pas en propre et n'émane pas de lui : *il est un effet de système*. Il résulte de la structuration d'un système matériel de *rappports* dans lequel une loi des choses asservit les hommes par l'intermédiaire d'autres hommes.

Peu importe ici si ce système matériel a été mis en place délibérément pour permettre cet asservissement. Ce qui est décisif, c'est que celui-ci ne peut être aboli sans l'abolition de celui-là. Le système industriel tel que nous le connaissons a pour effet l'asservissement aux grandes machines techniques et bureaucratiques, et le pouvoir du Capital par l'intermédiaire de ses fonctionnaires. Chasser ceux-ci sans mettre fin à celui-là dans la totalité de son fonctionnement et de ses rapports, c'est devoir remplacer cette bourgeoisie par une autre. »¹¹

Rien n'interdit en effet un « capitaliste collectif », un capitalisme sans capitalistes, un capitalisme d'Etat par exemple – voyez l'URSS et feues les « entreprises d'Etat », en France. Ou encore un capitalisme participatif, coopératif, avec distribution de revenus à tous les cyborgs, suivant des modalités plus ou moins égalitaires. D'où les béatitudes d'un Moulier-Boutang, consultant d'entreprise « communiste », apologiste du « capitalisme cognitif » versus le capitalisme industriel et directeur de la revue *Multitudes*. Notre économiste a son plan : formation aux tâches cognitives et complémentarité avec les robots. Revenu de base universel en remplacement de la partie de base du salaire. Subventions aux activités philanthropiques. Bref, la *creative class* des *start up* s'intégrant aux robots dans une machine sociale au fonctionnement optimal. Le cyber-communisme naissant du capitalisme technologique de la Silicon Valley et « le dépassant ».

¹¹ A. Gorz, op. cité

« Que restera-t-il, dans cette éventualité, du salariat ? Et de son corollaire et compagnon d'infortune le profit du capitaliste individuel ? Plus grand chose. Ce résultat vaut bien la robotisation de nombre de fonctions cognitives. Et ce qu'il y a de réjouissant est que nous y allons à grands pas, beaucoup plus vite que les 60 ans de l'âge de Ricardo et des premières machines. »¹²

Cyber-communisme ou cyber-capitalisme, ce qui compte ici, c'est le changement de *moyens*. La conversion du capital aux machines. Ce n'est pas la première fois que l'on voit changer les moyens de la puissance. Le capital lui-même n'était que la conversion du *cheptel*, des *têtes* (*caput*) de bétail en signes et vecteurs de puissance. Nous en gardons également la trace dans la *pécune*, la richesse en bétail – puis en argent – issue de l'indo-européen *peku*, « troupeau ». La possession de la terre par les propriétaires, la force des armes pour l'aristocratie, dans les sociétés antiques et médiévales ont aussi matérialisé à certains moments, les moyens de la puissance.

Bref, nous connaissons assez d'histoire pour savoir que la bourgeoisie et le capitalisme industriel n'ont pas toujours existé, et pour supposer qu'ils ne seront pas toujours, mais à quoi bon, si une société et une classe dirigeante pires encore doivent leur succéder ? Voire l'espèce supérieure des *cybernanthropes* (Henri Lefebvre).

L'avènement de la technocratie et de sa société machine depuis un siècle sont maintenant d'une telle évidence que nul ne prend de risque à annoncer un fait accompli. Avec tout son verbiage « cyber-communiste », Moullet-Boutang n'est que l'un des idéologues de cette élite scientifique et technologique, bientôt débarrassée d'une façon ou d'une autre de l'immense masse morte des superflus, et fonctionnant en synergie avec sa machinerie cybernétique.

« Rapports », « fonctions », « structures », « système », le vocabulaire de Gorz conserve, vingt ans plus tard, les traces de l'idéologie universitaire des années soixante ; ce structuralisme qui dégènera encore en *french theory*. Il ne manque dans le passage cité plus haut que la « technostructure » mise à la mode par John Kenneth Galbraith et importée par Alain Touraine, un proche d'André Gorz, mais le « pouvoir technocratique » y figure comme fonction dirigeante des sociétés modernes.

L'enquête que je mène depuis 2010 sur la technocratie¹³ m'a conduit à la définir comme la classe dirigeante à l'ère du capitalisme technologique ; celle qui concentre à la fois le savoir, l'avoir et le pouvoir. La classe de l'expertise, de l'efficacité et de la rationalité maximales, au service de la puissance maximale.

« Pour qu'il y ait technocratie, selon Alain Touraine, il faut qu'un système de moyens devienne sa propre fin, ce qui implique qu'on lui donne un rôle de domination, de manipulation, de répression... La classe dirigeante est l'identification de la production scientifique et technologique avec un appareil de monopolisation d'un type d'information. La domination de classe consiste dans la gestion d'une collectivité en fonction du renforcement de l'appareil. »¹⁴

¹² *L'automation intellectuelle, la mort de l'emploi et le revenu de pollinisation*. In *Multitudes* n°58, printemps 2015

¹³ cf M. Blouin, *De la technocratie (Ludd contre Marx, Ludd contre Lénine, Ludd contre les Américains)* sur www.piecesetmaindoeuvre.com. Pièces détachées n°1/69-69'/80-80'

¹⁴ Alain Touraine, *Au-delà de la crise*, éditions du Seuil, 1976. Cité par André Gorz dans *Les chemins du paradis (l'agonie du Capital)* Editions Galilée, 1983

Les capitalistes (doigts crochus, gros cigare, chapeau haut de forme, etc.) ne sont pas des thésauriseurs absurdes (le financier qui additionne des chiffres dans *Le Petit Prince*). Ils ne sont pas des usuriers fous, des avares pathologiques, bloqués « au stade anal » (Oncle Picsou, Gobseck, le Père Grandet, Harpagon). Ce sont des *passionnés de puissance* qui accumulent *les moyens de la puissance* dans la société de leur temps. Benedict Howard, Henry Ford, Peter Thiel. Que ces moyens changent, ils changent de moyens. Quand les éléphants sont les moyens de la puissance, les puissants chevauchent des éléphants. Quand ce sont des machines, ils pilotent des machines. Les éléphants sont des machines : des moyens. Comme les vaches, la terre, les armes, l'argent peuvent l'être à certains moments. Certains, naturellement, peuvent se passionner pour la terre, les vaches, les chevaux, l'argent, les éléphants, les machines et ne plus les voir comme moyens (valeur d'usage), mais comme des fins en soi, oubliant ou dévoyant leur volonté de puissance. Ils se « retournent » alors, se convertissant, comme dit Benny Lévy, sinon à la « pure sagesse », du moins au pur sentiment, si discutable soit son objet.

Le profit capitaliste (Argent – Marchandise – Plus d'argent) *n'est pas* un système automate, voué à sa seule reproduction et auto-accroissement. C'est un moyen d'acquérir des moyens en vue d'un but ; de la volonté de puissance ; pouvoir, prestige, jouissance, longévité, immortalité.

Ainsi la recherche du profit capitaliste pourrait disparaître sous le capitalisme technocratique (ainsi que l'argent d'ailleurs, *l'équivalent général*), en tant que moteur de l'accaparement, au profit de celle des *moyens directs* de la puissance tels que les poursuivent les transhumanistes : c'est-à-dire *des machines*. Des « engins de création » de Drexler¹⁵, des *fablab*, des implants corporels et cérébraux, de l'« intelligence artificielle », etc. Si des nano-engins, dûment programmés et tirant leur matière première de l'environnement peuvent fournir à la demande tous les objets souhaités, des plus simples et petits aux plus gros et complexes, nul n'a besoin d'autres *moyens*.

Drexler. « Ces assembleurs, analogues moléculaires d'une machine à commande numérique, seront programmables « pour construire pratiquement n'importe quelle structure moléculaire à partir de matériaux chimiques simples ». Et d'abord d'autres assembleurs, ainsi que des matériaux plus solides et légers que tous ceux existant (donc de meilleurs vaisseaux spatiaux, etc.), évidemment des nano-chirurgiens et des réparateurs cellulaires (puisque les désordres physiques proviennent des désordres des atomes et molécules constituant le corps humain). On pourra assembler par milliards des machines ayant la taille d'un virus et fonctionnant à une vitesse inimaginable pour former des systèmes intelligents. « Ainsi ces nouvelles technologies ne changeront pas uniquement les matériaux et la manière de les utiliser mais aussi les activités que nous serons alors capables de mener, quel que soit le monde que nous construirons. »

Parmi les promesses du nanomonde, Drexler liste l'éradication de cette maladie appelée « vieillissement » (« les limites ultimes de l'espérance de vie resteront mais la technologie de réparation cellulaire permettra à quiconque de vivre en bonne santé indéfiniment »), la maîtrise de la biostase (préservation d'un organisme en vue « d'une restauration ultérieure par des machines de réparation cellulaire »), la dépollution de l'atmosphère par des bactéries carboniphages, le recyclage des déchets par ingénierie atomique. (...)

En résumé, les assembleurs répliquants se recopieront à la tonne, puis fabriqueront d'autres produits comme des ordinateurs, des réacteurs de fusée, des chaises et tout ce que l'on veut. Ils feront des désassembleurs capables de casser la pierre pour fournir des matériaux de

¹⁵ cf. Eric K. Drexler. *Engins de création – l'avènement des nanotechnologies*. Vuibert 2005

construction. Ils feront des cellules solaires pour donner de l'énergie. Bien que petits, ils construiront de grandes choses. Des équipes de nano-machines construisent des baleines dans la nature et les graines répliquent des machineries et organisent les atomes en de vastes structures de cellulose, comme pour bâtir des séquoias. Il n'y a rien de bien surprenant à faire pousser un réacteur de fusée dans une cuve préparée spécialement. En fait, les forestiers, en plantant des « graines » d'assembleurs appropriés, pourraient cultiver des vaisseaux spéciaux en leur fournissant de la terre, de l'air et du soleil.

Les assembleurs seront capables de faire pratiquement n'importe quoi à partir de matériaux courants et sans travail humain, remplaçant les usines polluantes par des systèmes aussi propres que les forêts. Ils transformeront la technologie et l'économie dans leurs racines, ouvrant un nouveau monde de possibilités. Ces assembleurs seront réellement des moteurs d'abondance. »¹⁶

Si les nanomachines, les « engins de création » sont les moyens de la toute-puissance, les nanomaîtres produiront et programmeront des « assembleurs moléculaires ». Ils accapareront la technique des machines moléculaires et les machines elles-mêmes, comme toutes les castes cléricales auparavant – en Egypte, en Gaule, en Amérique pré-colombienne - ont accaparé le savoir, l'avoir et le pouvoir. Ils élimineront ou laisseront mourir les masses superflues (voire nuisibles à l'environnement). Rien n'est moins « automatique » que l'avènement du nanomonde. Les « engins de création » n'ont jamais demandé à voir le jour, s'ils le voient jamais. Ils ne seraient donc pas la production d'un « système autonome », ni d'un « processus sans sujet », mais bel et bien d'un effort volontariste, délibéré et conscient, des technocrates dont Drexler est ici le prophète et le porte-parole.

« **Technocratie.** Substantif féminin, souvent péjoratif. Système (politique, social, économique), dans lequel les avis des conseillers techniques (dirigeants professionnels de l'administration) déterminent les décisions en privilégiant les données techniques par rapport aux facteurs humains et sociaux ; par métonymie, le groupe social participant à ce système. Étymologie et historique (Larousse. Mens.t.9, p. 326). Composé des éléments formant *techno.*-(de technique) et *-cratie* – « Je suis le maître », probablement par l'intermédiaire de l'anglo-américain *technocracy* (1919. W.H. Smyth in *Industrial Management* dans NED suppl.) » (*Trésor de la langue française*. Tome 15. 1992)

Cette définition a ceci de fautif que les technocrates ne privilégient pas des « données purement techniques », mais les moyens techniques de leur puissance humaine et sociale ; collectivement en tant que classe ; individuellement en tant que membres de cette classe. Si la *technologie* (Bigelow, 1829) fusionne la science et le capital, la *technocratie* (Smyth, 1919), fusionne les capitalistes de l'avoir et ceux du savoir, en un alliage implacable pour le pouvoir, aux dépens des autres classes et du milieu naturel (air, terre, mer, espèces animales et végétales).

Le système technicien qui est le double entrelacé du capital industriel depuis 200 ans, n'est pas plus « automate », ni « autonome » que lui. Il n'y a pas de « force des choses », sauf à sombrer dans la pensée magique et l'anthropomorphisme, à attribuer des traits humains aux objets (ils se « cachent », ils ont de la « malice », etc.) et à s'imaginer comme dans les contes que les jouets s'éveillent la nuit pour vivre leur vie secrète.

¹⁶ Pièces et main d'œuvre, *Aujourd'hui le nanomonde. Nanotechnologies un projet de société totalitaire.* 2008, L'Echappée

Il faut distinguer entre la logique intrinsèque et virtuelle de « l'art de faire » - la *tekhne* – la *mékhaniké teckhné* par exemple, l'art de faire une machine, le savoir-faire qui peut aussi bien s'appliquer à la taille d'une pierre qu'à celle d'un cristallin au laser, et son actuel développement par les hommes ; et même par *certaines hommes*. La logique virtuelle « des choses » présente bien l'aspect automate du système technicien, du capitalisme technologique (et de leur emballage conjoint), mais cette logique virtuelle, cet automatisme, ne peut rien par lui-même, tant qu'il n'est pas actualisé et activé par des hommes. Ainsi un logiciel (*software*) ne peut rien, reste sans effet, tant que des informaticiens ne le créent pas, ne l'installent pas sur une machine (*hardware*), ne l'activent pas, etc. Ce qui exige des conditions sociales, des hommes qui « ont les moyens », des hommes qui « veulent des moyens », qui « se donnent les moyens », etc. Et s'il y a quelque chose que nous savons, au niveau platement empirique et historique, c'est qu'ils le font contre la volonté d'autres hommes – paysans, ouvriers, luddites, poètes romantiques, théoriciens radicaux – qui combattent pour d'autres « logiques des choses », parfaitement contraires, et perdent en général. Voyez les dizaines, les centaines d'auteurs sur le sujet ; E.P. Thompson, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, Eric Hobsbawm, *The Machine-Breakers*, François Jarrige, *Face au monstre mécanique*, *Au temps des « tueuses de bras »*, *Technocritique* et l'ouvrage collectif, *Les Luddites en France*, etc.

À Babylone, aux débuts de l'histoire et de l'écriture, les Igigu – les dieux mineurs – las de trimer pour les Grands Dieux, se mettent en grève. Aux termes de la conciliation, on décide de créer des robots, les hommes, pour remplacer les Igigu.

Comment fabrique-t-on des hommes ?

Il faut le sang d'un dieu, en l'occurrence Wêila, l'un des Igigu – le meneur de l'émeute peut-être, sacrifié sur l'autel de la paix sociale ?

Mélangé à de l'argile, son sang va animer la nouvelle main d'œuvre... jusqu'à la prochaine crise.¹⁷

Revenons à Aristote. Si nous citoyens consommateurs, membres de « *la Classe de loisirs* » (Veblen), possédons des esclaves, des hommes-machines, c'est que nous n'avons pas de machines-esclaves intelligentes, faisant d'elles-mêmes nos volontés. Ces hommes-machines sont des moyens en vue de nos fins.

« Et de même que, dans un art bien défini, l'artisan sera nécessairement en possession des instruments propres à l'accomplissement de l'œuvre qu'il se propose, ainsi en est-il pour celui qui est à la tête d'une famille, et les instruments dont il dispose sont, les uns inanimés (par exemple pour le pilote, la barre est un être inanimé, et le timonier un être animé : car dans les divers métiers, celui qui aide rentre dans le genre instrument). De même également, la chose dont on est propriétaire est un instrument en vue d'assurer la vie, et la propriété dans son ensemble, une multiplicité d'instruments ; l'esclave lui-même est une sorte de propriété animée, et tout homme au service d'autrui est comme un instrument qui tient lieu d'instruments. (...) »

Ces considérations montrent clairement qu'elle est la nature de l'esclave et quelle est sa potentialité : celui qui, par nature, ne s'appartient pas à lui-même, tout en étant un homme, mais la chose d'un autre, tout homme qui, malgré sa qualité d'homme, est une propriété, une propriété n'étant rien d'autre qu'un instrument d'action et séparé du propriétaire. » (*La Politique*)

¹⁷ cf. Yannick Blanc, *Enquête sur la Mort de Gilgamesh*, op. cité

Parmi nos propriétés, instruments et moyens, nous avons donc eu, nous citoyens consommateurs, des hommes-machines (esclaves) et des machines-esclaves (robots). Or voici que les promoteurs transhumanistes de l'eugénisme technologique nous imposent aujourd'hui *d'incorporer des machines* et/ou de *machiner nos corps* afin « d'augmenter nos performances », « d'améliorer nos fonctions », voire de nous doter de « nouvelles fonctions ». Implants mécaniques et électroniques, machinations génétiques et biochimiques. Quel serait du point de vue d'Aristote, le statut de ces hommes-machines ? Instruments-esclaves, moyens au service d'une fin extérieure, choses d'un autre, voués à la pire hétéronomie ? Ou libres citoyens consommateurs, propriétaires d'eux-mêmes (*habeas corpus*) et acquérant en toute autonomie les *moyens* de leur surhumanité.

Quand la Nasa envisage les premiers *cyborgs* (cyber-organismes ou hommes bioniques, bio-électroniques) dans les années Cinquante, il s'agit de mettre au point un *moyen* en vue de ses projets de conquête spatiale. Les voyages pouvant durer des années nécessitent des corps de passagers modifiés afin de ralentir leur métabolisme, de les mettre en sommeil, de les éveiller en vue de l'objectif, etc. Ces passagers, même libres juridiquement et volontaires pour ce voyage, ne sont que les agents spécialisés et rémunérés d'une vaste machine technocratique, envers laquelle ils ont un lien de subordination.

Il en est de même des scientifiques et techniciens qui effectuent aujourd'hui des programmes d'expériences à bord des satellites laboratoires, ou de ceux qui pourraient effectuer des tâches productives à bord d'autres satellites et sur des bases lunaires.

Ces spationautes, comme les mineurs et les plongeurs de grand fond, travaillent en milieu extrême et, en effet, il reste plus commode pour leurs employeurs – provisoirement - d'envoyer des robots à leur place.

C'est-à-dire que les machines-esclaves ont en ce domaine, comme en tant d'autres toujours plus nombreux, un *avantage compétitif* sur les hommes-machines. Il faudrait donc pour que les hommes-machines puissent être exploitables et exploités ; qu'ils retrouvent leur avantage compétitif sur le marché du travail ; qu'ils incorporent des dispositifs bio-électroniques, des substances chimiques, des modificateurs génétiques toujours plus *performants* que ceux des machines-esclaves et des autres hommes-machines.

Ils n'ont pas le choix. TINA – There Is No Alternative. Une contrainte objective, extérieure, hétéronome leur impose de transformer leur corps en machine, *en moyen d'une fin extérieure*. D'une efficacité et d'un rendement supérieurs au profit de l'employeur, client ou commanditaire dont ils servent les objectifs.

À vrai dire, ils le font déjà quand ils pratiquent le sport, les régimes et la chirurgie esthétique afin d'accroître leur *employabilité*. Et – c'est triste à dire – mais ni les écoliers, ni les parents d'élèves n'attendent de l'enseignement une sagesse pure pour se conduire en humains éclairés, mais des compétences pratiques, attestées par des diplômes susceptibles de leur ouvrir des *débouchés*. Donc, si l'on peut leur incorporer un implant cérébral les dotant d'une maîtrise instantanée de l'anglais, du chinois et du codage informatique, ce serait un *plus*, voyez-vous.

Cette nécessité de l'avantage compétitif qui oblige le salarié et l'associé potentiels à modifier leurs corps pour les conformer aux « profils » d'un poste ou d'un partenariat potentiels dépasse évidemment la sphère économique pour absorber la vie sociale, politique, affective – bref, l'ensemble des rapports personnels et collectifs.

Ni l'Etat, ni l'armée, ni les groupements sociaux et politiques ne peuvent ignorer les modèles de performance que leur imposent l'entreprise et les affaires. Que ce soit à l'université, dans un centre de recherche ou dans une association écologiste, il est hors de question de gaspiller les crédits en recrutant un autre que le meilleur exécutant possible au poste requis.

Le modèle dominant, celui des dominants, étend sa pression mimétique aux goûts et aux comportements, à travers les *diktats de la mode* ou *tendances*. Il s'agit de *se distinguer dans le conformisme*. D'être d'abord « comme tout le monde », hantise majeure d'une société de masse jeuniste, puis de se distinguer en étant « plus encore comme tout le monde que tout le monde ». L'outrance et la surenchère constituant la distinction nécessaire pour *percer* dans la compétition des tous pareils contre les tous pareils. Celui qui n'aura pas les bons implants ne sera pas comme tout le monde. Mais un inadapté / ringard / déviant / marginal. Celui qui n'aura pas les meilleurs implants sera comme tout le monde. Il ne se distinguera pas. Il n'aura pas les amis les plus chics, ni les partenaires les plus *sexy*. La course à la machination corporelle, condition de supériorité sociale, est donc lancée et ne s'arrêtera pas d'elle-même. D'une masse de conformismes individuels résulte ainsi un conformisme de masse et vice-versa, suivant un cycle perpétuel.

Le « darwinisme social », c'est-à-dire cette théorie de la *survie des mieux adaptés*, en récompense de leur meilleure adaptation, acquise ou reçue, produit la mutation anthropologique qu'elle prétend seulement décrire. Une société qui professe cette théorie ne peut qu'éliminer les « inadaptés » dont les chances de « survie » sont de toute façon condamnées par l'évolution naturelle, en commençant par les mongoliens et en resserrant toujours plus les critères de « l'adaptation » pour ne laisser vivre en fin de compte que l'élite auto-élue. Celle qui justement définit les critères et possède *les moyens de l'adaptation*. Ainsi « l'évolution planifiée », « dirigée », accélère de façon rationnelle et philanthropique l'interminable processus d'évolution naturelle. Le mécanisme qui repose sur l'imitation des mieux adaptés, l'élite de l'élite, est donc circulaire et cumulatif, sans être, lui non plus, un « système automate ». Quelle que soit la pression du milieu et du conditionnement social, le choix est resté possible à chacun, jusqu'à présent, *d'être quelqu'un*, et non pas n'importe qui. Une personne et non pas une machine.

Malgré les foudroyants progrès de *La Reproduction artificielle des humains*,¹⁸ « bébés à la carte », « sur catalogue », *design* génétique des nouveau-nés, nous ne faisons qu'entrer dans *Le Meilleur des Mondes* (Aldous Huxley, 1932).

II-

Nous avons tous lu cette fable oraculaire, comme nous avons tous lu *1984* de George Orwell, et nous en avons tous retenus des traits horriblement frappants, sans toujours retenir le détail de l'histoire, ni l'ensemble, ni la signification. De même qu'on s'éveille d'un cauchemar avec quelques images et sensations d'épouvante, mais sans pouvoir le raconter par le menu, ni en comprendre le sens. Ce n'est pas le seul point commun entre ces deux prophéties de malheur publiées à seize ans d'intervalle, *Le Meilleur des Mondes* en 1932, et *1984* en 1948. Ces deux œuvres uniques jaillissent de leurs auteurs et de la littérature moderne, telles des visions, des *révélations*, effaçant presque les autres livres de leurs auteurs, qui ne sont plus lus qu'en rapport à celles-ci. Depuis leur parution, elles sont devenues, et restent toujours plus, le lieu commun de notre temps. Chacun s'émerveillant et se désespérant de leur prescience, les comparant sans cesse l'une à l'autre et tâchant de leur faire dire leurs secrets. On ne peut oublier enfin que ces deux hommes, si dissemblables par ailleurs, se sont côtoyés à Eton, où Aldous Huxley enseigna le français une année durant, en 1917, à Eric Blair, *alias* George Orwell.

Nous sommes à Londres en l'an 632 de Notre Ford, l'ingénieur fondateur de l'entreprise automobile Ford, du « fordisme » et du « pacte fordiste ». L'homme le plus riche de son

¹⁸ cf. Alexis Escudero (éditions Le Monde à l'envers, 2014)

temps, et peut-être de tous les temps. Celui qui a instauré *l'organisation scientifique du travail*, la division du travail, la production à la chaîne, en masse et en série, à bas coût et à bas prix de vente ; mais aussi les « bons » salaires et la limitation de la durée hebdomadaire de travail, afin que les salariés aient les moyens et des loisirs pour consommer et acheter les produits de l'industrie. C'est l'âge d'or du fordisme, de ces « Trente Glorieuses », que pleurent syndicats et partis de gauche depuis 1975. Pour plus de détails voyez *Ludd contre les Américains*¹⁹, et le dernier livre de Henry Ford, sobrement intitulé *Le Progrès*.²⁰

Six siècles après, Henry Ford a donc été divinisé et l'on célèbre son culte, lors des cérémonies du Jour de Ford, des Chants en commun et des Offices de Solidarité, au son des tambours (sans doute enregistrés), des danses et des rites de possession qui se terminent en orgies – *Orginet ! Porginet !*

C'est son enseignement, développé par ses disciples, qui régit l'Etat mondial. Dix administrateurs mondiaux gèrent les dix zones de l'Etat mondial. Cette division en quelques zones économiques continentales en vue de leur gestion rationnelle et planifiée est un lieu commun de la pensée technocratique des années trente, dans tous les pays industriels avancés, chez les théoriciens politiques comme chez les auteurs d'anticipation²¹. Orwell en distingue quatre dans *1984* : Oceania, Eurasia, Estasia et un quart-monde couvrant la moitié de l'Afrique et l'aire islamique en Asie, pour lequel les trois autres se font une guerre perpétuelle. Huxley ne dit pas comment les administrateurs sont choisis, comment ils prennent leurs décisions ni de quel degré d'autonomie, ils jouissent dans la *machine* globale. Ils exercent clairement un pouvoir fonctionnel qu'ils ne détiennent pas, et non pas un pouvoir personnel qu'ils possèderaient. Ce sont des *technocrates*, des directeurs, des organisateurs, des *managers* dira Burnham, en 1946.²² Mustapha Menier, l'administrateur de l'Europe occidentale, le seul dont nous fassions connaissance, est un homme fin, cynique, pragmatique. Un machiavélien cultivé qui fait ce qu'il faut et non pas ce qu'il veut. Il est aussi l'un des rares initiés ayant un droit d'accès aux livres et à la connaissance du monde passé. Capable d'initiative dans les limites de sa fonction, de curiosité, d'expérimentation, il est d'une indulgence hautaine et désabusée. Ainsi le voyons-nous censurer un jeune biologiste, auteur d'une thèse brillante, mais hérétique :

« L'auteur sera maintenu sous surveillance spéciale. Son transfert à la Station Biologique Marine de Sainte-Hélène pourra devenir nécessaire. » Dommage, songea-t-il, tandis qu'il signait. C'était un travail magistral. Mais une fois que l'on commence à admettre des explications d'ordre finaliste, hé quoi, on ne sait pas où cela peut conduire. C'est ce genre d'idée qui pourrait facilement déconditionner les esprits les moins solidement arrêtés parmi les castes supérieures, qui pourrait leur faire perdre la foi dans le bonheur comme Souverain Bien, et leur faire croire, à la place, que le but est quelque chose au-delà, quelque part au au-dehors de la sphère humaine présente ; que le but de la vie n'est pas le maintien du bien-être, mais quelque renforcement, quelque raffinement de la conscience, quelque accroissement du savoir... Chose qui, songea l'Administrateur, peut fort bien être vraie, mais est inadmissible dans les circonstances présentes. »

La rationalité finale du *Meilleur des Mondes*, c'est la stabilité sociale. *L'harmonie sociale* dirait-on en Chine et à Singapour. Tout lui est subordonné et cette fin justifie tous les moyens. Quant à la justification de cette fin, elle découle de l'affreuse « Guerre de neuf ans ». Une guerre mondiale, menée avec les ultimes moyens des sciences et technologies, et qui a si bien

¹⁹ M. Blouin, *De la technocratie*, op. cité

²⁰ Henry Ford en collaboration avec Samuel Crowther. Traduction Arthur Foerster. (Payot, 1930)

²¹ cf. B. Rizzi, *La Bureaucratiation du monde* (1938), Champ libre (1976)

²² James Burnham, *L'Ere des organisateurs*, Calmann-Lévy pour l'édition française en 1947

ravagé les sociétés anciennes, que les rescapés traumatisés ont accepté l'abolition de toute source de conflit. De même 1984 se situe une trentaine d'années après une guerre atomique qui a détruit l'ancien monde et instauré l'Etat-parti totalitaire. Il n'y a plus d'histoire dans le *Meilleur des Mondes* figé dans son fonctionnement optimal ; plus de libre-arbitre ; plus de lutte de classes ; plus de dialectique.

Aldous Huxley : « Les gens qui gouvernent le *Meilleur des Mondes* peuvent bien ne pas être sains d'esprit (au sens qu'on peut appeler absolu de ce mot) ; mais ce ne sont pas des fous, et leur but n'est pas l'anarchie, mais la stabilité sociale. C'est afin d'assurer la stabilité qu'ils effectuent, par des moyens scientifiques, la révolution ultime, personnelle, véritablement révolutionnaire. » (Préface de 1946)

Le Meilleur des Mondes est une société multiculturelle, esclave de la bienveillance, du consensus et du conformisme, où les communautés... oups ! je veux dire les castes, coexistent paisiblement, sans mélange, sans jalousie – et même avec un certain dédain les unes des autres.

Huxley a calqué ses cinq castes – Alphas, Bêtas, Gammas, Deltas, Epsilon – sur les cinq grandes castes indiennes – Brahmanes, Kshatriyas, Vaishyas, Shudas, Dalits (intouchables). Le mot « caste » vient du latin *castus*, « mot de la langue religieuse, ayant un équivalent en sanscrit, « qui se conforme aux règles et aux rites », et qui par extension a pris le sens de « pur, sans mélange »²³. Les Indiens utilisent le mot *varna*, « couleur, classe », pour désigner des catégories héréditaires, endogames et hiérarchisées. Ainsi les cinq castes du *Meilleur des Mondes* portent-elles des uniformes de couleurs différentes ; grise pour les Alphas, rose pour les Bêtas, verte pour les Gammas, kaki pour les Deltas, noire pour les Epsilon. En outre, les Alphas de la caste dirigeante sont programmés pour être grands, beaux et intellectuellement fonctionnels tandis que l'aspect et les capacités des membres des autres castes sont spécifiquement dégradés en fonction de leur rôle social. Les intouchables Epsilon sont d'affreux nains stupides.

Mais au sein de leur caste, les membres de chaque groupe sont pareils les uns aux autres. Ils baignent dans le bien-être et la béatitude, sans que cette indifférenciation générale ne produise de tensions, de désordre, ni de besoin de se distinguer. Certes, ils veulent tous les mêmes choses, mais ces choses, justement, sont disponibles en abondance, prévenant toute compétition pour l'objet désiré.

Que veulent-ils ?

- Des *biens* et des *services* à bon marché, comme n'importe quels résidents des métropoles contemporaines.²⁴ D'où le gaspillage au service de la croissance et de l'emploi. « Mieux vaut finir qu'entretenir. »

- Du *soma*, une drogue euphorisante, sous forme de cachets en libre distribution à la sortie du travail (valium, sédatifs, tranquillisants, opiacés, *extasy* et autres drogues de synthèse).

- Et du sexe ; homo, hétéro, en groupe ; avec des partenaires multiples et éphémères - surtout sans attachement durable ou privilégié. Ce serait égoïste et anti-social. On le voit bien dans 1984 où l'amour de Winston et Julia constitue de fait une conspiration contre *Big Brother* et l'ordre établi. Les administrateurs du *Meilleur des Mondes* ont assimilé le mot d'ordre féministe, « le privé, c'est politique » (variante, « tout est politique ») ; et donc l'instance politique souveraine doit maîtriser, voire dissoudre le privé, le couple, la famille, suspects d'offrir des refuges et de former des cellules de résistance.

« Chacun appartient à tous les autres. »

²³ cf. Dictionnaire étymologique du français

²⁴ cf. *Les Choses*. George Pérec, 1965. *La Société de consommation*. Jean Baudrillard, 1970

Il n'est pas question ici d'*amour libre*, mais de *devoir social*. En fait, le politique doit *tout* dissoudre en dehors de lui-même, afin de *tout* maîtriser. Simplement cette vigilance, au lieu d'être exercée d'en bas par des brigades de volontaires, avides de fourrer leur nez dans les affaires d'autrui (mouchards, bignoles, tricoteuses, comités de quartiers et d'entreprises, cancans, conciliabules, dénonciations, réunions, assemblées, tribunaux, exclusions, etc.), l'est d'en haut par l'institution technocratique. Les deux pouvant d'ailleurs se combiner et s'épauler comme on l'a vu dans tant de *chasses aux sorcières*. Si l'on a pu brûler des gens au nom de l'amour divin et les exterminer pour l'amour du peuple, on doit pouvoir les asservir et les transformer – les améliorer - au nom de l'égalité, de la bienveillance et du *care*.

Le Meilleur des Mondes est une métropole globale, hérissée de gratte-ciel et de centres commerciaux, sillonnée d'hélicoptères et d'autoroutes. Une société « hédoniste », au sens le plus factice, commercial et « bas de gamme », d'où sont proscrits le goût du silence, de la solitude et de l'intériorité, perçus comme des manifestations déviantes de misanthropie. Ses habitants vont au Cinéma Sentant et Tactile, en boîte, en disco, danser sur de la musique synthétique, jouent au Golf-Obstacles, à la Ballatelle centrifuge et à l'Electro-Magnétique. Ils sont positifs, joyeux, extravertis et grégaires. Les femmes sont *pneumatiques* ; les hommes, sportifs. Ils vivent avec leur temps – le meilleur de tous les temps – et avec leurs pareils – les meilleurs de toute l'histoire humaine. Comme dans 1984 – et comme en 2017 - les télécrans sont partout, et sans doute surveillent-ils leurs spectateurs autant qu'ils les divertissent et les éduquent. On voit d'où nos chaînes actuelles ont tiré leurs concepts et formats (télé *trash*, *infotainment*, *tittytainment*, *reality show*) ponctués d'une perpétuelle répétition de slogans sur tous les supports écrits, visuels et sonores disponibles :

« Ne remettez jamais à demain le plaisir que vous pouvez prendre aujourd'hui. »

« Dès que l'individu ressent, la communauté est sur un sol glissant. »

« Avec un centicube, guéris dix sentiments. »

« Un gramme à temps vous rend content. »

« Tout le monde est heureux à présent »

J'ignore ce que l'auteur du *Carpe diem* aurait pensé du *Meilleur des Mondes*. Celui-ci est meilleur parce que ses habitants le sont également. Et ils le sont parce que la machine sociale tourne rond grâce aux progrès des sciences et technologies qui produisent des membres – des composants - scientifiquement améliorés. Ainsi, gagne-t-on du temps par rapport aux longs et fastidieux processus de « conversion » (religieuse), d'« analyse » (psychanalytique), de « rééducation » (communiste) ou de « déconstruction » (derrido-heideggerienne, *destruktion*). Ils sont prêts à l'emploi. Les actuels transhumanistes insistent d'ailleurs sur cette possibilité de moraliser les individus par des interventions ciblées sur leur génome.

La reproduction naturelle – sexuée – a laissé la place aux « centres d'incubation et de conditionnement » ; c'est-à-dire au fordisme appliqué à l'espèce humaine. Les techniciens cultivent les fœtus en flacons et en utérus artificiels, en quantité et en qualité planifiées et programmées suivant les besoins de la machine.

Le Meilleur des Mondes est donc féministe, si j'en crois certaines. Les femmes ne sont plus réduites à leur destin biologique, ni assignées au foyer et à la maternité. Elles n'ont plus à porter leurs enfants, ni à être malades, sujettes à des vomissements, privées d'alcool, de tabac, de *hip-hop* et de *pogo*, pendant neuf mois, pour se retrouver avec un corps vieilli et dégradé. *Et ça, c'est vraiment inégalitaire*, comme me le faisait vivement remarquer Emilie. (Ou peut-être Amélie, Mélanie ou Noémie, je ne sais plus, mais *Marie-Claire* et *Madame Express* s'en plaignaient déjà au XX^e siècle)

On a vu que l'émancipation ne s'arrêtait pas là. Libérées du couple, de la famille traditionnelle - et même de l'amour comme le réclame aujourd'hui une brochure anarchiste - elles mènent une vie autonome, active, épanouie, à l'égal et en toute indépendance des hommes.

« Notre Ford – ou notre Freud, comme pour quelque raison impénétrable, il lui plaisait de s'appeler chaque fois qu'il parlait de questions psychologiques -, notre Freud avait été le premier à révéler les dangers épouvantables de la vie de famille. Le monde était plein de pères, et était par conséquent plein de misères ; plein de mères, et par conséquent de toute espèce de perversions, depuis le sadisme jusqu'à la chasteté ; plein de frères, de sœurs, d'oncles, de tantes – plein de folie et de suicide.

- Et pourtant, chez les sauvages de Samoa, dans certaines îles de la côte de la Nouvelle-Guinée...

Le soleil tropical enveloppait comme de miel tiède les corps nus d'enfants s'ébattant en commun parmi les fleurs d'hibiscus. Le foyer, c'était n'importe laquelle des vingt maisons au toit de palmes. Dans les Îles Trobriand, la conception était l'œuvre des esprits ancestraux ; personne n'avait jamais entendu parler d'un père.

- Les extrêmes, dit l'Administrateur, se touchent pour l'excellente raison qu'on les a amenés à se toucher. »

« - Représentez-vous de l'eau sous pression dans un tuyau. – Ils se le représentèrent. – Je le perce une fois, dit l'Administrateur. Quel jet !

Il le perça vingt fois. Il y eut vingt petits jets d'eau mesquins.

« Mon bébé ! Mon bébé ! »

« Maman ! » La folie est contagieuse.

« Mon amour, mon petit, mon seul petit, mon trésor, mon trésor... »

Mère, monogamie, romanesque. La fontaine gicle bien haut ; le jet est impétueux et blanc d'écume. L'ardeur n'a qu'une seule issue. Mon amour, mon bébé. Rien d'étonnant à ce que ces pauvres prémodernes fussent fous, méchants et misérables. Leur monde ne leur permettait pas de prendre les choses légèrement, ne leur permettait pas d'être sains d'esprit, vertueux, heureux. (...)

- La stabilité, dit l'Administrateur, la stabilité. Pas de civilisation sans stabilité sociale. Pas de stabilité sociale sans stabilité individuelle. (...)

La machine tourne, tourne, et doit continuer à tourner, à jamais. C'est la mort si elle s'arrête. »

Le travail des prédestinateurs (encore un *nouveau métier* : « animateur de communauté », « développeur Web », « imprimeur 3D ») dans les centres d'incubation et de conditionnement est de traiter les embryons en vue de leur future fonction dans la société, selon dix degrés hiérarchisés : Alpha plus et moins, Bêta plus et moins, Gamma plus et moins, Delta plus et moins, Epsilon plus et moins. Leur destin est plus implacablement écrit et prescrit que par le plus janséniste, le plus augustinien des dieux créateurs.

Les embryons des castes inférieures reçoivent des doses d'alcool qui freinent leur croissance intellectuelle et physique. Ceux-là, Deltas, Epsilons, sont produits en série, comme les voitures Ford, grâce au procédé Bokanovsky de division cellulaire qui permet de fabriquer des clones par groupes de 24, 48 ou 96. Le conditionnement pavlovien, par punitions et récompenses, les dresse ensuite à leur destin, afin de leur faire aimer ce qu'ils ne peuvent éviter et de leur faire détester ce qu'ils ne peuvent avoir. C'est la fameuse scène où l'on voit des bambins ramper vers des livres, des joujoux et des fleurs, pour recevoir une décharge électrique dès qu'ils y touchent. Ainsi les crèches ne manquent pas dans *Le Meilleur des Mondes* et l'on n'y trouve ni mères, ni pères, placés devant le détestable choix entre leur carrière professionnelle ou le soin de leurs enfants, au foyer. Les enfants sont socialisés, comme dans certaines communautés sectaires, et certains pays (Israël, URSS, Allemagne), à certains moments de leur histoire. - Ford, merci ! Ils ne sont pas la propriété de leurs parents ni dominés par eux ; la machine s'occupe d'eux.

Tous les enfants, de toutes les castes, reçoivent un enseignement « hypnopédique », par répétition durant leur sommeil, afin de les imprégner de quelques notions réduites et positives sur leur place dans *Le Meilleur des Mondes*, et sur ce monde lui-même (« Le progrès est une chose délicieuse. » Cinq cents répétitions, une fois par semaine, de treize à dix-sept ans.). Quelle que soit sa position, chacun en garde la conviction d'occuper la meilleure place et de remplir la meilleure fonction ; ce qui est normal puisqu'il a justement été conçu pour être le meilleur à sa place et dans son rôle. *The best man at the best place*. Il faudrait donc être fou pour vouloir en sortir, être et faire autre chose que ce pour quoi l'on a été scientifiquement produit. La quasi-totalité des enfants du *Meilleur des Mondes* sont des produits zéros défaut. Ils n'apprennent rien du passé, ni littérature, ni philosophie, ni histoire. Il serait nocif qu'ils puissent faire des comparaisons. Mais cela devient de plus en plus nocif aujourd'hui, en France ou en Californie où l'enseignement du code supplante celui de la lecture et de l'écriture. « L'ignorance, c'est la force » (1984). Ce qui importe, c'est que le système éducatif livre le nombre d'informaticiens nécessaires à l'économie, à la date voulue, et que par ailleurs, ces enfants aient le débouché qu'ils viennent chercher à l'école. Disons qu'il s'agit d'une version renforcée de notre système éducatif, avec des entrepreneurs dans les conseils d'administration scolaire et des conseillers d'orientation plus directs.

Mustapha Menier évoque pour quelques privilégiés la campagne contre le passé ; fermeture des musées ; destruction des monuments historiques, que l'on a fait sauter (heureusement, la plupart d'entre eux avaient déjà été détruits au cours de la Guerre de Neuf ans) ; suppression de tous les livres publiés avant l'an 150 de N. F. ; massacre de huit cents pratiquants de la Vie Simple fauchés par des mitrailleuses à Golden Green ; massacre au British Museum de deux mille fanatiques de culture gazés avec du sulfure de dichlorétyle. Derrière leur bienveillance autoritaire, les maîtres du *Meilleur des Mondes* savent employer la force armée quand le *soma* et le conditionnement échouent à maintenir l'ordre. Simplement, ils emploient davantage la possession que la terreur, contrairement aux maîtres de 1984,

« - Vous vous souvenez tous, dit l'Administrateur de sa voix forte et profonde, vous vous souvenez tous, je le suppose, de cette belle parole inspirée de Notre Ford : « L'Histoire, c'est de la blague. » L'histoire, répéta-t-il lentement, c'est de la blague.

Il brandit la main ; et l'on eût dit que, d'un coup d'un invisible plumeau, il avait chassé un peu de poussière, et la poussière, c'était Harappa, c'était Ur en Chaldée ; quelques toiles d'araignée, qui étaient Thèbes et Babylone, Cnossos et Mycènes. Un coup de plumeau, un autre – et où était donc Ulysse, où était Job, où étaient Jupiter et Gotama, et Jésus ? Un coup de plumeau – et ces taches de boue antique qu'on appelait Athènes et Rome, Jérusalem et l'Empire du Milieu, toutes avaient disparu. Un coup de plumeau, - l'endroit où avait été

l'Italie était vide. Un coup de plumeau, un autre, - anéantis, *le Roi Lear* et les *Pensées* de Pascal. Un coup de plumeau, - disparue la Passion ; un coup de plumeau, - mort le *Requiem* ; un coup de plumeau, - finie la *Symphonie* ; un coup de plumeau... »

Ailleurs, Sa Forderie Mustapha Menier, administrateur de l'Europe occidentale, nous expose pourquoi il n'est pas possible, ni souhaitable, qu'un nouveau Shakespeare apparaisse :

« - Parce que notre monde n'est pas le même que celui d'*Othello*. On ne peut pas faire de tacots sans acier, et l'on ne peut pas faire de tragédie sans instabilité sociale. Le monde est stable à présent. Les gens sont heureux ; ils obtiennent ce qu'ils veulent, et ils ne veulent jamais ce qu'ils ne peuvent obtenir. Ils sont à l'aise ; ils sont en sécurité ; ils ne sont jamais malades ; ils n'ont pas peur de la mort ; ils sont dans une sereine ignorance de la passion et de la vieillesse ; ils ne sont encombrés de nuls pères ni mères ; ils n'ont pas d'épouses, pas d'enfants, pas d'amants, au sujet desquels ils pourraient éprouver des émotions violentes ; ils sont conditionnés de telle sorte que, pratiquement, ils ne peuvent s'empêcher de se conduire comme ils le doivent. Et si par hasard quelque chose allait de travers, il y a le *soma*... »

« - Au travail, au jeu, à soixante ans, nos forces et nos goûts sont ce qu'ils étaient à dix-sept ans. Les vieillards, aux mauvais jours anciens, renonçaient, se retiraient, s'abandonnaient à la religion, passaient leur temps à lire, à penser - à penser ! »

Si la sexualité est encouragée, *dès le plus jeune âge*, comme diraient nos actuels pédagogues, la viviparité, maternité, paternité, sont des obscénités périmées dont la simple mention fait rougir de honte adultes ou enfants. Le lien mère-enfant, enfants-parents, fait partie des ordures morbides du passé. On se croirait dans un squat post-anarchiste, LGTB. Pas question de laisser se reconstituer une cellule familiale *privée*, hors du contrôle collectif, spontané et institué. Les femmes sont donc constamment rappelées à leurs « exercices malthusiens », c'est-à-dire l'emploi de multiples moyens contraceptifs. Mais de toute façon, leur conditionnement est tel qu'elles préféreraient mourir que de tomber enceintes - *Oh, Ford, non !*. Il n'est pas question « d'exercices malthusiens » pour les hommes, où l'on voit bien que l'auteur du livre est un mâle anglais des années trente.

En bref, *Le Meilleur des Mondes* préfigure la *Silicon Valley* d'aujourd'hui, la Californie et bientôt la « métropole globale » où résideront les trois-quarts de la population. Une société d'heureux consommateurs, libres d'avoir tout ce qu'ils veulent, mais ne pouvant vouloir que ce qu'on les a conditionné à vouloir :

Drogues, enfin dépénalisées (usages récréatifs, thérapeutiques, etc.) - signe de progrès et d'émancipation certaine.

Multisexualité divertissante, officiellement inculquée. Fin des tabous et traditions réactionnaires et oppressifs (couple et famille).

Multiculturalisme typiquement *cool* et anglo-saxon (voyez le séparatisme du *raj* britannique, son « gouvernement indirect », par opposition à l'assimilationnisme français et au métissage ibérique). Les Alphas qui travaillent chez Google, Amazon, Facebook, Apple et les Epsilon qui les servent à la cafétéria ont bien le droit à leur différence, à leur culture particulière, à leur communauté ; sans que l'Etat ou des universalistes oppresseurs ne les forcent à l'assimilation, au métissage et à la perte de leur identité.

Production industrielle d'humains génétiquement modifiés en fonction de leur prédestination. Et si les membres de la communauté alpha décident de *s'augmenter* en masse, afin de devenir des Alphas plus, où est le problème ? Mon corps m'appartient ; il n'y a pas de crime s'il n'y a pas de victime ; et de toute façon *ce n'est que* la poursuite de la sélection - dirigée au lieu d'être naturelle - et de cette humanité « à plusieurs vitesses » qui a toujours existé.

Aldous Huxley en 1946 : « Dans *Le Meilleur des Mondes* cette standardisation des produits humains a été poussée à des extrêmes fantastiques, bien que peut-être non impossibles. Techniquement et idéologiquement, nous sommes encore fort loin des bébés en flacon, et de groupes Bokanovsky de semi imbéciles. Mais quand sera révolue l'année 600 de N.F., qui sait ce qui ne pourra pas se produire ? (...)

À tout bien considérer, il semble que l'Utopie soit beaucoup plus proche de nous que quiconque ne l'eût pu imaginer, il y a seulement quinze ans. À cette époque je l'avais lancée à six cents ans dans l'avenir. Aujourd'hui, il semble pratiquement possible que cette horreur puisse s'être abattue sur nous dans le délai d'un siècle. Du moins, si nous nous abstenons, d'ici là, de nous faire sauter en miettes. En vérité, à moins que nous ne décidions à décentraliser et à utiliser la science appliquée, non pas comme une fin en vue de laquelle les êtres humains doivent être réduits à l'état de moyens, mais bien comme le moyen de produire une race d'individus libres, nous n'avons le choix qu'entre deux solutions : ou bien un certain nombre de totalitarismes nationaux, militarisés, ayant comme racine la terreur de la bombe atomique, et comme conséquence la destruction de la civilisation (ou, si la guerre est limitée, la perpétuation du militarisme) ; ou bien un seul totalitarisme supranational, suscité par le chaos social résultant du progrès technologique rapide en général et de la révolution atomique en particulier, et se développant, sous le besoin du rendement et de la stabilité, pour prendre la forme de la tyrannie-providence de l'Utopie. On paie son argent et l'on fait son choix. » (Préface de 1946)

Aldous Huxley n'a pas eu à chercher bien loin ces idées d'humanité génétiquement modifiée. Son frère aîné, le biologiste Julian Huxley (1887-1975), étant partisan de l'eugénisme, qu'il a promu dans ses textes d'avant-guerre, et dont il a changé le nom, après-guerre, sans changer la chose, pour lui substituer celui de transhumanisme (1957). Il faut dire que la respectabilité de l'eugénisme - traditionnel en milieu scientifique et répandu dans nombre de pays démocratiques (Suède, Etats-Unis) - avait souffert des excès de zèle nazis. Le même Julian Huxley, installé aux Etats-Unis, fut le premier directeur général de l'Unesco (Organisation des Nations Unies pour l'Education, la Science et la Culture), en 1946, et le truchement des écrits de Teilhard de Chardin, autre théoricien du transhumanisme, dans l'aire anglophone. Sous un nom ou un autre, cette idéologie élitiste et éliminatoire domine la technocratie dirigeante depuis le XIX^e siècle. Elle dispose maintenant des moyens gigantesques et en croissance exponentielle des « technologies convergentes » (Nano- Bio- Informatique - Neurotechnologies), afin de s'auto-reproduire artificiellement en espèce supérieure de *Superalphas*. Quant aux Epsilons, aux Deltas et autres castes et corporations inférieures, elles sont vouées à l'éviction par des machines de plus en plus fonctionnelles, conçues d'abord par des ingénieurs alphas, puis par les machines elles-mêmes. Leur extinction peut d'ailleurs advenir sans douleur grâce à la sélection dirigée et à l'épidémie de stérilité croissante qui frappe les basses classes, aux organismes saturés de molécules biocidaires.

Jusqu'où ira le processus d'élimination dirigée – *Quo non ascendet* ? Les technocrates alphas du *Meilleur des Mondes* sont non moins conditionnés que leurs inférieurs des autres castes, mais pour remplir leur fonction dirigeante de cette humanité-machine, en contrepartie de jouissances et de privilèges que nul ne leur envie – stabilité sociale et conditionnement oblige. *Le Meilleur des Mondes*, telles les ruches, les fourmilières, les termitières, est un individu collectif aux composants sociaux interchangeables, structurés en fonctions hiérarchisées. Une société statique et amputée de tout devenir historique.

Revenons d'abord à la question : à quoi sert le processus de sélection et d'élimination ? *À la survie des mieux adaptés. À concentrer entre les mains de ceux qui savent et peuvent s'en saisir les moyens de la puissance et de la survie. À devenir des dieux : d'heureux immortels.* L'élimination des inutiles et des nuisibles qui consomment sans plus servir à rien, et celle des autres concurrents à *l'apothéose*, sert ce projet de toute-puissance qui ne peut être que monopole – sinon la puissance arrête la puissance. L'Olympe est querelleur et hiérarchisé. Les désirs des différents dieux entrechoquent leurs rivalités. Épicure croit aux dieux, mais il les croit au-delà de tout désir, puisque immortels et bienheureux. Son disciple Lucrèce est explicite sur l'origine de la rivalité mimétique :

« C'est la même crainte de la mort qui met au cœur des hommes l'envie qui la ronge : ils voient celui-ci qui est puissant, celui-là qui attire tous les regards et qui marche dans l'éclat des honneurs, tandis qu'eux-mêmes se traînent dans l'obscurité et la fange : autant de sujets de plainte. Il y en a qui périssent pour avoir leur statue, pour illustrer leur nom. Souvent même la peur de la mort inspire aux humains un tel dégoût de la vie et de la lumière qu'ils vont dans leur désespoir jusqu'à s'assurer de leurs mains le trépas sans se souvenir que la source de leur souffrance était cette peur elle-même, elle qui persécute la vertu, qui rompt les liens de l'amitié et qui en somme par ses conseils détruit la piété. N'a-t-on pas vu déjà souvent des hommes trahir leur patrie et leurs chers parents, dans le but d'échapper aux sombres demeures de l'Achéron ? »²⁵

Aton et YHWH, chez les Juifs et les Égyptiens, exigent le monopole que chaque monothéisme veut imposer au monde. Les chrétiens par trahison du Christ ; les musulmans par fidélité au Prophète.

Poussons l'idée à la folie. Les dix administrateurs mondiaux en viendront-ils à éliminer la caste des Alphas pour jouir entre eux seuls de l'immortalité bienheureuse ? L'un d'entre eux – Mustapha Menier – éliminera-t-il ses collègues afin de se reposer seul dans son être pour l'éternité ?

Et après ?

Il ne lui reste rien à désirer.

Il n'y a pas d'après à l'éternité. Sauf à rentrer dans le temps et à recréer des mortels parce que tel est son bon plaisir : « Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre ! » (Genèse I. 26 . Traduction œcuménique de la Bible)

Les Écritures n'expliquent pas les raisons de cette création, ni de cette parole singulièrement *performative*. Il en reste l'impression d'un dieu infantile et solitaire qui s'invente un monde et des êtres imaginaires, des joujoux pour se désennuyer. On dirait que cette boule de boue, ce serait *la Terre*, et qu'avec cette boue, je ferais *l'Homme*, et alors *l'Homme*, il serait comme moi, mais en plus petit et en moins fort, comme ça, on pourrait jouer ensemble, mais à la fin, c'est toujours moi qui gagnerais. Ainsi, dans les limites de son programme, de son algorithme, je doterais cette créature artificielle, de libre-arbitre, d'intelligence artificielle et de capacités d'apprentissage « profond » (*deep learning*) : une dose d'autonomie dans un corps et un milieu d'hétéronomie. La liberté d'un agent libre dans des conditions déterminantes. Dans un labyrinthe. Quels que soient les libres choix de cet agent, il n'y a qu'un itinéraire pour sortir

²⁵ Lucrèce, *De la Nature*, Livre troisième

du labyrinthe. Ma créature ne peut échapper à ma maîtrise ni se répandre hors du laboratoire. Elle ne peut m'égaliser, ni me surpasser, ni me remplacer. Je l'ai « verrouillée » : « Tu ne mangeras ni de l'arbre de la connaissance, ni de l'arbre de vie. » Sa constitution et ses conditions qu'elle ne peut modifier par elle-même le lui interdisent. Risque zéro, zéro défaut. À moins que ?...

Le serpent à la femme : Vous ne mourrez point ; mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » (*La Genèse*. Traduction Louis Segond)

« et vous serez comme des dieux possédant la connaissance du bonheur et du malheur. »
Suivant la traduction œcuménique.

C'est-à-dire que les moyens (les machines, les robots, les hommes, les esclaves, les instruments), s'émancipent de leur créateur et possesseur qui les employait à ses fins propres, et se fixent à leur tour leurs propres fins.

Emanciper. *Ex mancipium* : hors de la main, de la propriété du maître.

De moyens en-soi, ils acquièrent une conscience d'eux-mêmes et deviennent des moyens pour-soi et leurs propres maîtres.

Rappel : « Ces considérations montrent clairement qu'elle est la nature de l'esclave et quelle est sa potentialité : celui qui, par nature, ne s'appartient pas à lui-même, tout en étant un homme, mais la chose d'un autre, tout homme qui, malgré sa qualité d'homme, est une propriété, une propriété n'étant rien d'autre qu'un instrument d'action et séparé du propriétaire. » (Aristote. *La Politique*)

La Tribune (16 février 2017) :

« Le courant « transhumaniste prédit l'homme immortel

Le contre-pied de cette défiance est porté par les adeptes du mouvement de la Singularité (The Singularity Movement), auquel participent de nombreux chercheurs, penseurs, roboticiens et ingénieurs issus d'entreprises comme Google, Facebook ou encore Cisco. Ces technophiles promeuvent l'utopie d'une fusion à venir entre l'homme et la machine. Ils estiment qu'à partir d'un certain point, attendu entre 2035 et 2045, la machine dopée à l'intelligence artificielle deviendra incontrôlable. Ces « *super-intelligences* » pourraient même déposséder l'homme de la maîtrise politique de son destin, puisque les décisions seraient prises en fonction d'un niveau d'intelligence inaccessible à l'esprit humain. Ce courant est soutenu par nombre de mécènes transhumanistes, un mouvement culturel et intellectuel qui prône l'usage des sciences et techniques pour supprimer les maladies et améliorer l'homme jusqu'à le faire accéder à l'immortalité.

Populaire dans la Silicon Valley, le transhumanisme est notamment promu par Peter Thiel, le cofondateur de Paypal et conseiller technologique de Donald Trump, mais aussi par le philosophe britannique Max More. En France, le médecin Laurent Alexandre, actionnaire de *La Tribune* et président de la société belge DNAVision, spécialisée dans le séquençage de l'ADN, a écrit plusieurs essais sur le sujet, invitant la société et le monde politique à s'y préparer. »

Que dire de maîtres et de propriétaires qui créent en vue de leurs fins propres, des moyens qui s'émancipent et se retournent contre eux ?

Que dire de ces magiciens qui créent à *dessein* des créatures plus puissantes qu'eux-mêmes, et qui contraignent les hommes à *s'automachiner* pour rester les maîtres, ou du moins les égaux et pareils de ces créatures, à moins d'en devenir les esclaves ?

Que dire de maîtres et de propriétaires qui se font les esclaves de leurs esclaves, les instruments de leurs instruments, les moyens de leurs moyens, et qui abandonnent leurs fins pour leurs moyens ?

Que dire des hommes qui se livrent à *l'auto-machination*, soit par manipulations génétiques, soit par greffes électroniques (cyborgs), afin de se modifier, corps d'esprit et esprit de corps, en vue d'augmenter leur puissance ? (avoir, savoir, pouvoir, prestige, jouissance, longévité)

Quelle distinction pouvons-nous faire, entre les Epsilons, les hommes-machines du *Meilleur des Mondes*, qui ne sont que des esclaves, pareils aux esclaves-machines d'Aristote et ceux, maîtres et propriétaires d'eux-mêmes, qui *s'automachinent* en vue de se doter de fonctions supérieures et de devenir des *surhommes-machines* ?

Je dirais, Socrate, que ces hommes changent de nature et de condition. Ils voudraient être des héros et se rendre semblable aux dieux. Mais en réalité, ils s'aliènent, et aliènent leur qualité d'hommes libres, pour se faire les moyens et les machines de leurs passions. Ils ne sont plus eux-mêmes ; ni propriétaires d'eux-mêmes ; ni libres, ni hommes ; mais les instruments animés d'une volonté de puissance devenue possession, démesure et démence, et qui se retourne en autodestruction. En vérité, *ils se déconstruisent* comme l'exigent leurs maîtres : Heidegger, Derrida, Foucault et tous leurs disciples. Leurs passions les possèdent et ils en sont les *mékhané*, les moyens séparés. Et ainsi, ceux qui voulaient être plus que des hommes et des dieux, deviennent moins que des hommes et des machines. Bienheureux si cette auto-réduction se limite à eux-mêmes, et s'ils n'entraînent pas leurs amis, ni leurs semblables, dans leur amoindrissement !

Et que dis-tu, Marius, de ceux qui prétendent graver leur conscience dans un disque dur de silice, ou de la dépêcher dans les rets d'électrons qu'ils ont tissés, afin qu'elle circule de toute éternité dans leurs mailles, cependant que leurs corps sera depuis longtemps tombé en poussière ?

Je dis, Socrate, que c'est confier son esprit à des moyens aussi périssables que notre corps, car rien, je crois, ne résiste à l'usure, ni aux dents de Chronos ; lui le plus puissant des dieux, qui fut et sera de toute éternité ; qui dévore ses créatures et crée ses nourritures. Qui crée tout, et qui dévore tout.

Et il me semble que mon esprit dans la machine ne serait plus mon esprit, mais celui de la machine. Un esprit machinal, homogène aux autres, déjà absorbés et machinés ; privés de sensations autonomes et dépendant des perceptions de la machine pour former ces Idées que nous appelons aussi des représentations. Car je pense avec mon corps qui n'est pas distinct, ni séparé de mon esprit et qui le nourrit des sensations du monde dont il forme ses Idées. De même que l'un change quand l'autre change, de même meurt-il quand l'autre meurt. Et pour cette raison, Socrate, nous devons dire, je crois, que nous sommes des corps pensant le monde.

Mais si j'étais pris dans la machine, lancé et mêlé avec tous les autres, je ne serais plus maître et propriétaire de moi-même, ni séparé d'autrui. Nous ne serions qu'un. Mais j'ignore, Socrate, si cet être universel jouirait de lui-même et se reposerait en lui-même, dans une éternelle félicité.

Comme Ulysse, le plus rusé des hommes, la condition mortelle m'étreint ; lui qui refusa l'offre de la nymphe de vivre éternellement jeune à ses côtés, pour rentrer à Ithaque, retrouver sa terre et sa chère épouse – vous vous en souvenez, ô Muses !

Mais je sais aussi par ton disciple Platon, et par le jeune Phédon, que sur cette question-là, tu raisonnes autrement, et je ne veux pas contrarier ton ombre.

« Quoi qu'il en soit, dit Aristote, ce qu'on appelle les instruments sont des instruments de production, tandis qu'une propriété est un instrument d'action : c'est ainsi que de la navette on obtient quelque chose d'autre que son simple usage, alors que du vêtement ou du lit on ne tire que l'usage. De plus, comme la production diffère spécifiquement de l'action, et que l'une et l'autre ont besoin d'instruments, ces instruments aussi doivent nécessairement présenter la même différence. Or la vie est action, et non production, et par suite aussi l'esclave est une aide à ranger parmi les instruments destinés à l'action. » (*La Politique*)

III-

Pour des raisons inexplicables dans le roman, trois sortes d'humains échappent au *Meilleur des Mondes* : les administrateurs mondiaux, les sauvages et les dissidents. Les sauvages sont les descendants de ceux qui n'ont pas pu, ou pas voulu, *s'augmenter*. Les « chimpanzés du futur » comme dit le cybernéticien transhumaniste, Kevin Warwick. On les a laissés vivre - allez savoir pourquoi - reste d'humanité, expérience scientifique, observation anthropologique, préservation d'un stock génétique à toutes fins utiles ? Ces sauvages qui continuent de *naître* et non pas d'*être produits*, végètent dans des réserves ceintes de clôtures haute tension, dans des zones trop ingrates pour être civilisées et mises en valeur. Tout au plus les touristes de métropole, y viennent parfois passer un week-end exotique pour voir ces êtres dégoûtants dans leur habitat naturel (« La civilisation, c'est la stérilisation. »). Ils sont puants, crasseux, alcooliques, marqués par l'âge, la maladie, les épreuves. Ils parlent des langues mortes, tel le Zuni du Nouveau-Mexique, pratiquent des cultes archaïques et monstrueux (totémisme, christianisme), et cultivent des valeurs abominables aux yeux des métrosexuels en visite, hétéro-patriarcat, amour conjugal, couple, famille. Les *tour operator* d'aujourd'hui qui s'inquiètent de la disparition prochaine des grands singes dans les parcs du Kenya et de Tanzanie, n'ont donc pas de souci à se faire : les chimpanzés du futur les remplacent déjà, notamment dans le « tourisme noir » ou « de catastrophe » qui consiste à visiter les bas-fonds miséreux et frappés de fléaux.

J'insiste : les sauvages ne sont pas des bons sauvages et leur société n'est pas idéale, ni même enviable, que ce soit pour les touristes ou pour l'auteur et les lecteurs du *Meilleur des Mondes*. Elle n'est même pas une société idéale pour ses membres, mais seulement la société réellement existante et le seul monde possible, dont ils s'accommodent puisqu'il faut bien vivre avec son temps ; quitte à le changer avec le temps. Quelle que soit l'autorité « scientifique » de leurs auteurs, *La Société contre l'Etat* (Pierre Clastres) et *Age de pierre, âge d'abondance* (Marshall Salins) ne sont rien d'autre que de pieuses fables anarcho-romantiques. Nous, post-modernes, sommes bien placés pour savoir que la société primitive n'est stable qu'en apparence, instable en réalité, traversée de contradictions qui la meuvent et la transforment, pour le meilleur et pour le pire. À supposer qu'il soit matériellement possible, le retour à la sauvagerie n'est pas notre issue de secours ; à moins qu'un fléau n'anéantisse la quasi-totalité de l'humanité, pour ne laisser subsister que des bandes éparses. Il n'était pas non plus fatal que l'issue de l'histoire, après la sédentarisation des nomades et l'instauration de l'agriculture, fût celle que nous connaissons. Il n'y a pas eu de « force des choses », de mécanisme impersonnel, de « capital automate » ni de « technique autonome ». C'est juste arrivé parce qu'à chaque bifurcation, la volonté de puissance des prédateurs l'a emporté sur la sagesse, et sur la volonté de conservation de leurs proies. La volonté de puissance, de toute-puissance immortelle, a été ce moteur de l'histoire que les marxistes situent dans la lutte de classes et les elluliens dans l'auto-accroissement du système technique. Cette volonté de puissance passait forcément par la recherche de l'efficacité, et même de l'efficacité toujours

accrue ; son expansion illimitée. La tyrannie de l'efficacité et l'efficacité de la tyrannie se sont mutuellement nourries, jusqu'à muer en absolutisme. Ce que l'on nomme technototalitarisme. Il le fallait bien pour devenir comme des dieux. Maîtres illimités du monde illimité. C'est juste malchance, un malheureux concours de circonstances, si, en vue de conquérir cette toute-puissance illimitée, il a fallu détruire tout ce qui en faisait le prix, l'empire et la jouissance. Tout ce qui est parti en cendres et en fumée, peuples, espèces, forêts, minerais, toute cette terre brûlée dans le feu de leurs forges, de leurs chaudières, de leurs bûchers l'a été *afin de faire des dieux*, et non par vaine passion de la *dépense* et du *potlach*. Ce qu'il reste de terre rurale ne peut nourrir dix milliards d'humains dans les conditions de l'humanité primitive.

Aldous Huxley :

« Entre-temps, il semble cependant qu'il soit utile de citer tout au moins le défaut le plus sérieux du récit, qui est celui-ci : on n'offre au Sauvage qu'une seule alternative : une vie démente en Utopie, ou la vie d'un primitif dans un village d'Indiens, vie plus humaine à certains points de vue, mais à d'autres, à peine moins bizarre et anormale. (...) »

Toutefois, pour l'amour de l'effet dramatique, il est souvent permis au Sauvage de parler d'une façon plus rationnelle que ne le justifierait effectivement son éducation parmi les pratiquants d'une religion qui est mi-parti le culte de la fécondité et mi-parti la férocité du *Penitente*. »

« Si je devais maintenant réécrire ce livre, j'offrirais au Sauvage une troisième possibilité (...) Dans cette communauté, l'économie serait décentraliste à la Henry George, la politique serait kropotkiniste et coopérative. La science et la technologie seraient utilisées comme si, tel le Repos Dominical, elles avaient été faites pour l'homme, et non (comme il en est à présent, et comme il en sera encore davantage dans le meilleur des mondes) comme si l'homme devait être adapté et asservi à elles. La Religion serait la poursuite consciente et intelligente de la Fin Dernière de l'homme, la connaissance unitive du Tao ou Logos immanent, de la Divinité ou Brahman transcendante. Et la philosophie dominante de la vie serait une espèce d'Utilitarisme Supérieur, dans lequel le principe du Bonheur Maximum serait subordonné au principe de la Fin Dernière – la première question qui se poserait et à laquelle il faudrait répondre, dans chacune des contingences de la vie, étant : « Comment cette pensée ou cet acte contribueront-ils ou mettront-ils obstacle à la réalisation par moi-même et par le plus grand nombre possible d'individus, à la fin dernière de l'homme ? » (Préface de 1946)

C'est à la suite d'une excursion, dans une réserve du Nouveau-Mexique, que deux alphas, Bernard Marx et Helmholtz Watson, voient s'accroître leurs *dissonances cognitives* à propos du *Meilleur des Mondes*. Ces deux-là sont des ratés du système – comme Winston Smith dans *1984*. Le bruit court que le premier, aurait reçu quelques doses d'alcool, à la suite d'une erreur de laborantin, lors de son séjour en flacon. Quant au second, c'est un intellectuel – maître de conférences au Collège des Ingénieurs en Emotions (Section des écrits). C'est-à-dire qu'il forme les concepteurs et fabricants d'émotions factices répandues chez les citoyens consommateurs. On dirait aujourd'hui qu'il travaille dans le *showbiz*, la culture et le spectacle, la presse et la communication. Dans *1984*, c'est un département du Commissariat aux archives, où travaille Julia, qui produit ainsi des romans jetables, et même pornographiques, à destination du populo.

Bernard Marx a ramené un sauvage, John, et sa mère, Linda, en ville ; il s'agit en réalité de l'enfant d'une Alpha perdue jadis, lors d'une excursion dans la réserve. Malgré son dégoût et son désespoir, cette malheureuse devenue *mère*, bien à son corps défendant, a élevé son enfant et lui a appris à lire dans le seul livre qui traînait dans la réserve. Du coup le sauvage parle et pense comme ce livre : c'est-à-dire comme Shakespeare qu'il ne cesse de citer.

Notez que cette société antinomique du *Meilleur des Mondes*, cette société organique, close chaude et intime, pétrie d'authenticité, enracinée dans le passé, dans ses rites et sa terre, s'autorégule par le sacrifice et l'expulsion du bouc émissaire. Il faut bien purger les inévitables tensions communautaires, ou la société entière entre en crise ; tout le monde se querelle avec tout le monde ; les bêtes ne sont plus gardées, les récoltes ne sont plus rentrées. S'ensuivront famines, maladies, catastrophes et peut-être l'anéantissement de la communauté, suivant le mécanisme mis à jour par René Girard dans *La Violence et le Sacré* (1972) et ses autres ouvrages. Il ne fait pas bon être à la fois « différent » et membre d'une telle société ; c'est porter le « signe victimaire » qui désigne les cibles du lynchage collectif.

Les femmes du pueblo haïssent Linda, la squaw blonde, parce qu'elle ne sait pas tisser et que, fidèle à son éducation de femme libre, elle ouvre volontiers son lit aux maris qui lui rendent visite. Les épouses lui tombent ensemble dessus et lui mettent une raclée qui pourrait bien tourner au meurtre. Quant à John, « le cheveux blancs », « le fils de la chienne », vêtu de loques et persécuté par les garçons de son âge, il est exclu des séances d'initiation religieuse, ce qui lui vaut, à son désespoir, d'être également repoussée comme victime du sacrifice.

« - Quoi ! Vous voulez dire que vous *désiriez* être frappé de ce fouet ? (...)

- Pour le bien du pueblo, pour faire venir la pluie et faire pousser le blé. Et pour plaire à Poukong et à Jésus. Et puis, pour montrer que je suis capable de supporter la douleur sans crier. Oui pour montrer que je suis un homme. »

Cependant, John est le seul garçon du pueblo à savoir lire, il en est fier et il s'enorgueillit d'être éduqué par Shakespeare – non pour le prestige de Shakespeare que personne ne connaît, ni au pueblo, ni chez les « civilisés »- mais parce qu'il absorbe et saisit aussitôt « les mots étranges », les « formules merveilleuses », « terribles et splendides » du vieux barde élizabéthain.

John est aussi « différent » au pueblo que chez les civilisés. Ses discours, ses faits et gestes, cyniquement mis en scène par son découvreur-imprésario, en quête de publicité, finissent par troubler la stabilité du *Meilleur des Mondes*. Shakespeare, hein, c'est pas *Harry Potter*, c'est *la puissance du verbe et de la pensée*. Une langue riche, précise, énergique ; une archéolangue qui ravive des mots, des idées, des comportements, depuis longtemps enfouis, effacés, annihilés par la *novlangue* enjouée, bouffonne, appauvrie, bêtifiante, de la radio ; la langue de notre temps. Une puissance supérieure à celle de la machine, émotive et épidémique, susceptible d'enrayer son fonctionnement et de la bloquer. Les habitants du *Meilleur des Mondes* se retrouvent exposés aux imprécations d'un prophète qui hurle la langue des passions, de la morale, du tragique et qui passe aux actes ; boudant les soirées, les fêtes, les orgies ; ayant ramené de sa réserve les rites et les pratiques ascétiques de sa tribu primitive. Après un scandale de trop – le déclenchement d'une émeute de Deltas - Sa Forderie Mustapha Menier prend les décisions qui s'imposent. Dans sa magnanimité, elle exile les deux intellos aux Falklands, comme le tsarisme autrefois bannissait les siens en Sibérie. « C'est-à-dire qu'on l'envoie dans un lieu où il fraiera avec la société la plus intéressante d'hommes et de femmes qui se puisse trouver nulle part au monde. Tous les gens qui, pour une raison ou une autre, ont trop individuellement pris conscience de leur *moi* pour pouvoir s'adapter à la vie en commun, tous les gens que ne satisfait pas l'orthodoxie, qui ont des idées indépendantes bien à eux, tous ceux, en un mot, qui sont quelqu'un. »

Quant au Sauvage, après une discussion philosophique, au cours de laquelle, l'Administrateur sort une bible de son coffre, puis *L'Imitation de Jésus-Christ*, *Les Variétés de l'Expérience religieuse* de William James et encore un livre de Maine de Biran, il est assigné à résidence dans *Le Meilleur des Mondes*, afin de « poursuivre l'expérience ». Il se retire cependant dans

un ermitage, un vieux phare à quelque distance de Londres, où, revenu à la nature, il tente de vivre *par ses propres moyens* (chasse, pêche, cueillette et jardinage), tout en se « purifiant » par des jeûnes, des prières, des mortifications et des flagellations. Peine perdue. Des journalistes le retrouvent, le harcèlent, l'espionnent ; des foules de badauds et de voyeurs l'envahissent, « Nous-vou-lons-le-fouet !... Nous-vou-lons-le-fouet ! », et l'entraînent dans une orgie de masse, religieuse et masochiste : *Orginet !... Porginet !* « Ils criaient tous ensemble ; et grisés par le bruit, par l'unanimité, par le sens de la communion rythmique, ils auraient pu, semblait-il, continuer pendant des heures, - presque indéfiniment. » Ses visiteurs du lendemain trouvent le Sauvage mort, suicidé, pendu. L'expérience est terminée.

IV-

Si l'on suit Benny Lévy qui suit « ce juif de Socrate » (Maurice Clavel), nous qui refusons les machines et les moyens de la puissance, nous gardons si nous le voulons, la puissance de la pensée, infiniment supérieure à la pensée de la puissance. Non, que Benny Lévy ait renoncé au monde et à l'ambition, on sait que ce n'était pas son genre, il en a seulement abandonné la version « vulgaire » pour s'attacher à la forme la plus haute qu'il lui ait été donné de concevoir au moment de son cours sur *L'Alcibiade*.

« Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais un ambitieux en matière politique me donne des boutons. Alors j'essaie de me mettre dans la peau de Socrate. Donc, d'abord, comprenons Socrate. Le sens littéral est clair : ce qui l'intéresse en Alcibiade, ce sont deux choses : premièrement, qu'il désire de plus en plus le pouvoir (il n'aimerait pas, par exemple : « Oh moi, je me contenterai d'être maire adjoint à la culture, même à Francfort ! ») »

« Il ne semble pas qu'il y ait ici une déconsidération radicale, de quelque manière que ce soit, de ce qui se joue dans le désir de dominer le monde. Il est peut-être plus clair de le formuler autrement : le désir d'emplir la terre entière de son nom. Il est assez important d'élucider cela, parce que l'on entend couramment, chez les pédagogues, les psychologues, la gent qui conduit médiocrement nos âmes : « C'est légitime, l'ambition, il faut s'affirmer. » Si ce discours simplet renferme un peu de vérité, c'est maintenant que nous avons une petite chance de le comprendre. » (*L'Alcibiade, introduction à la lecture de Platon*)

Entendons-nous : Benny Lévy ne se contenterait pas d'être maire adjoint à la culture, à Francfort, comme ce pauvre Cohn-Bendit. L'ambition – légitime – la plus haute, c'est « d'emplir la terre de son nom. » Un étudiant malicieux aurait pu lui faire remarquer qu'il avait d'abord guigné une gloire politique pas trop « médiocre », puisqu'il s'agissait de rien moins que de diriger la révolution communiste prolétarienne, en France. Il est vrai qu'il a renié cette folie de jeunesse, pour laquelle il n'a pas de mots assez durs : la révolution est trop rouge finalement, et tout juste bonne pour des goujats. La démocratie, c'est le règne de la « multitude » qui condamne Socrate/ Benny Lévy ; la politique, celui du totalitarisme, du « tout est politique ».

Cependant Benny Lévy n'a pas renoncé à devenir un Socrate – un Socrate juif – et « d'emplir la terre de son nom ». Il n'a renoncé ni à « l'hégémonie », ni à « la toute-puissance » (« La théorie de Marx est toute-puissante parce qu'elle est vraie. » Lénine). Il a simplement changé de moyens et d'instruments. Le judaïsme, « l'universalisme juif », « intensif », à la place du marxisme, de la philosophie « grecque » et de l'universel « extensif », européen et

« chrétien » - c'est-à-dire paulinien. Les Juifs à la place des prolétaires. « Le peuple élu » à la place de « la classe d'avant-garde ». L'Etat d'Israël à la place du parti d'avant-garde.²⁶

Paul dit : « Il n'y a plus ni juif, ni grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus homme et femme, car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ. » (*Épître aux Galates* 3-28) Si, la lecture benny-lévyste du judaïsme – qui avance masquée derrière Levinas - « enveloppe » et « dépasse » la philosophie et le christianisme « grecs », « paulinien » (plus universel que moi, tu meurs), *alors* le prophète de cette lecture est fondé à appeler tous les hommes et toutes les nations à la conversion au benny-lévysme. Et déjà à trancher entre les « juifs imaginaires », les mauvais juifs, non-pratiquants, et les « juifs du réel », ceux qui suivent les rites à la lettre. En islam, on dirait les salafistes. Au moment de sa mort, à 58 ans, en 2003, le projet implicite de Benny Lévy est de devenir prophète d'Israël, et de faire d'Israël, le prophète des nations. Non pas d'être simplement maire adjoint à la culture de Francfort ou directeur d'un institut de recherches philosophiques. Rien de « vulgaire », ni de « médiocre ».

Ça tombe bien, Benny Lévy – ce Juif errant, cet apatride - a fait d'excellentes études de philosophie à Normale Sup, sous la direction de Louis Althusser, le mentor de toute l'engance marxiste-léniniste (Badiou, Linhart, Rancière, Milner, Balibar & cie). Il est le secrétaire – les vieux sartriens disent le ventriloque – d'un Sartre sénile, avec qui il publie des entretiens ; cependant que Sartre s'endette moralement auprès de Giscard d'Estaing pour lui obtenir la nationalité française. Il peut donc, comme Socrate, se livrer à *l'enquête* et à *l'examen*, par les rues de la cité, laissant à ses disciples le soin de recueillir ses propos et d'en faire des livres, en attendant de fonder son école doctorale à Jérusalem, avec des subsides de la France. Puis, l'université ayant coupé les subsides, de lancer son Institut d'études lévinassiennes, avec le soutien politico-médiatique d'Alain Finkielkraut et de Bernard-Henri Lévy.

« Des démarches sont également effectuées auprès de Jack Lang, alors ministre de l'Education nationale, mais aussi auprès de « quelques grands juifs parisiens »²⁷ tels Serge Weinberg, à l'époque président du groupe Pinault-Printemps-Redoute, et Maurice Lévy, P.D.G. du groupe Publicis. »²⁸

S'étant « mis dans la peau de Socrate », Benny Lévy a découvert quelque chose qui nous intéresse, nous qui cherchons sans trêve comment *démobiliser*, dissoudre les masses et susciter des personnes. « Le véritable art politique, c'est l'art qui suscite de l'âme ; c'est l'art de provoquer des événements de subjectivation, c'est l'art socratique (...) Je fais de la politique en faisant ce que je fais, c'est-à-dire en circulant dans les rues, en dialoguant avec n'importe qui et, sous le choc de mes questions, en éveillant. C'est le véritable art politique. »²⁹

« Voici donc un Alcibiade qui a compris, grâce à Socrate, que la toute-puissance, c'est la pensée – finalement, c'est ainsi qu'on peut le dire. Alors, il va vouloir sauter sur Socrate. Ce n'est pas le *lit* qui l'intéresse. Le lit, c'est un moyen d'attraper cette pensée, ce qui, dans Socrate et dans sa puissance démonique, va surexalter la pensée vigoureuse qui est en lui, Alcibiade. »

Mais attention, grâce à Benny Lévy qui commente Proclus, qui commente Platon, qui rapporte le dialogue de Socrate et d'Acibiade, nous voyons qu'il n'y a rien de « bas », de « vulgaire », ni de « chétivement humain » dans cette volonté de puissance. Il faut prendre de

²⁶ cf. Philippe Lardinois, *De Pierre Victor à Benny Lévy*. Editions Luc Pire, 2008

²⁷ cf. Bernard-Henri Lévy. *D'un Lévy à l'autre : une amitié paradoxale*

²⁸ cf. Philippe Lardinois, op. cité

²⁹ *L'Alcibiade, introduction à la lecture de Platon*

la hauteur, de la verticalité, se placer du point de vue des « dieux conducteurs – Zeus, par exemple » :

« Emlir la terre entière de son nom, c'est se souvenir de ce lieu, de ce temps où, de fait, l'âme avait cette capacité d'embrasser l'ensemble de la terre. »

Le point de vue d'ensemble.

Le point de vue de Zeus.

Il s'agit toujours d'être « comme des dieux, possédant la connaissance du bonheur et du malheur », mais au moyen de la pensée et non par l'auto-machination. Non que Benny Lévy soit hostile au progrès des technosciences, bien au contraire, c'est un impensé chez lui, comme dans toute l'engeance althussérienne. Quant à l'immortalité, s'il va de soi qu'il la désire, ce n'est pas non plus sous la forme transhumaniste de l'esprit dans la machine, mais plutôt, sous la forme socratique de l'âme immortelle, libérée du corps périssable.³⁰

On sait comment a tourné la chétive aventure humaine d'Alcibiade, de Socrate et même de Benny Lévy. Avant de quitter ce dernier, il convient de dire ce qui l'a conduit, non seulement à la conversion religieuse, à l'étude du Talmud et de l'hébreu mais aussi à la pratique toujours plus stricte des rites judaïques (kippa, shabbat, nourriture casher, etc.) :

« - justement, le propre de la modernité en exercice est d'oublier ses pères ; donc on ne souvient même plus du chapitre du *Contrat social* qui parle de la consistance, de l'éternité de l'Etat, ce superbe fragment de Rousseau où il rêve devant les Juifs en disant : mais comment est-ce possible, un Etat qui dure autant que le monde ? Fragment extraordinaire de Rousseau, du point de vue de son désir : ce qu'il voudrait, c'est un Etat de cette sorte. » (*L'Alcibiade, introduction à la lecture de Platon*)

Pour Benny Lévy, ce sont le respect des *mitzvots* et l'étude du Talmud qui ont permis au « peuple juif dispersé, de se maintenir pendant deux mille ans, dans son unicité. Ce qui atteste indéniablement l'efficacité de l'universel juif conçu sur le mode de l'intensité. »³¹ Son patriotisme juif, sioniste, le conduit logiquement à célébrer les moyens, *l'efficacité des moyens*, qui ont permis « au peuple juif dispersé, de se maintenir pendant deux mille ans, dans son unicité. »

La question est ici de savoir si le nom Juif désigne un peuple au sens ethnique, ou une confession religieuse ayant converti nombre de fidèles, hors de son foyer originel – à l'instar de l'islam et du christianisme, comme le soutiennent Renan, Freud et Schlomo Sands. J'incline à penser qu'il désigne bien ce que désignent la Genèse et l'Exode : une sécession sociale sous la direction d'un « entrepreneur en identité », Moïse, qui se légitime par la révélation religieuse et se transforme en peuple ; d'autant plus sourcilleux sur ses signes distinctifs, qu'ils sont fragiles, explicitement artificiels et conçus pour se distinguer. Circoncision, interdits alimentaires, shabbat, kippa, etc., enlevez ces traits, et effectivement, vous n'avez plus que des Egyptiens et des Européens comme les autres, chrétiens, musulmans ou libres-penseurs. Il n'y a là rien d'unique. Tous les peuples et cités de l'Antiquité se dotent de leurs dieux particuliers. La sécession de Spartacus, elle-même, aurait pu, si elle avait réussi son exode et trouvé son territoire, *crystalliser*, se constituer en peuple et religion.

« L'unicité du peuple juif », c'est en fait la confusion archaïque et sémantique de l'ethnique et du religieux qui en fait une sorte de coelacanthé historique. *Cujus regio, ejus religio*. Les peuples arabes et européens préexistent à toute référence religieuse et survivent à la sécularisation de leurs sociétés. Sans la référence religieuse maintenue par les rabbins, non

³⁰ cf. Platon, *Le Phédon*

³¹ cf. Philippe Lardinois, op. cité

seulement il n'y a pas plus de « peuple juif » que de « peuple toutatisque », mais il n'y a plus non plus d'Etat d'Israël – sauf à imaginer une sorte de Vatican croupion. On voit la supériorité des rabbins sur les druides, et de l'enseignement écrit et public sur l'initiation orale et secrète. De même, la fidélité à la foi catholique, l'organisation autour de l'Eglise et des curés, ont permis aux Français du Canada de survivre à l'oppression anglaise en tant que peuple québécois, multipliant les naissances, maintenant leur langue et leur identité. Il n'est pas dit qu'elle résiste au « multiculturalisme » et à la sécularisation contemporaine.

Qui le lit, lui et ses proches – Pierre Goldman, Jean-Claude Milner, etc. - sait bien que Benny Lévy a toujours eu le sentiment, provisoirement refoulé, de « l'unicité du peuple juif ». Une unicité au carré pour quelqu'un qui se voulait déjà unique en son genre. En tout cas, rien de « plat », de « vulgaire » ni de « médiocre ». En fait le vrai « nom du dieu » de Benny Lévy, son *daimon* comme dit Socrate, son Surmoi selon Freud, c'est sa conscience identitaire, forgée dans l'expérience hostile d'un enfant juif en Egypte (1945 – 1957), de l'expulsion et de l'exil en Europe, avant son installation à Jérusalem (1995). Le Talmud, son judaïsme immergé, viscéral et profond, ressurgissent alors et submergent la croûte philosophique, Sartre et Socrate.

Benny Lévy, lui-même, explique son retour à Moïse, par « le souci de soi », de « se connaître soi-même » et que « son existence soit sensée ». Ce souci, dit-il, c'est « l'essentiel de l'authentique philosophie qui commence avec Socrate. » C'était déjà celui du jeune Kyo, le chef de l'insurrection communiste dans *La Condition humaine* : « Il aurait combattu pour ce qui, de son temps, aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir ; »

C'est que « le sens », pour Benny Lévy, est revenu de la cause du peuple à celle du peuple élu, en même temps qu'il revenait à lui-même.

Innombrables les causes accaparées et instrumentalisées par d'ambitieux jeunes gens, pour en faire à la fois le sens de leur vie (le plein de leur vide) et le piédestal de leur statue. Sans l'aveu, souvent, de ceux dont ils confisquent la parole pour parler en leur nom. « L'égoïste » Stirner est le seul à proclamer, « je n'ai mis ma cause en rien » et à vider sa chope dans son coin, sans ennuyer personne. *J'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans sa chambre.*

Tout de même, la peste soit des possédés qui pour donner un sens à leur vie et remplir le monde de leur nom, mettent l'une et l'autre sens dessus dessous.

Quoi qu'on en pense, il se trouve que Benny Lévy se sent « assigné » et qu'il revendique cette « assignation » avec passion. Et naturellement, comme tous ceux qui veulent servir, il exige un commandement. Ce « commandement » lui était venu de l'Autre, en toute hétéronomie, donc- il le dit explicitement- et sa conscience, en le faisant sien, l'avait « retourné » en autonomie. Je ne suis pas un homme sans qualité, un quelconque *universel*. Je me *choisis* Juif. Et même Juif égyptien. J'accepte mon ordre de mission. Je participe d'un peuple qui s'est formé voici quarante siècles autour d'un particularisme religieux et qui n'a maintenu son existence séparée qu'en cultivant farouchement, fidèlement, ce particularisme religieux : *et donc*, si je veux transmettre à mes enfants la judéité ethno-confessionnelle de mes aïeux et leur laisser quelque chose, *un héritage* ; je dois à mon tour cultiver ce particularisme et l'exalter en tant que modèle aux yeux éblouis des *gentils*, tel Jean-Jacques Rousseau. Libre aux *gentils* et aux post-Français (anti-Français, en fait), de rejeter l'héritage de leurs pères et de déshériter leurs enfants. Un bon Français, aujourd'hui, c'est quelqu'un *qui ne se souvient pas* : qui sait juste que *La Chanson de Roland* est un poème islamophobe et qu'il a honte d'être français ; mais il se protège en tâchant de l'oublier et de l'être le moins possible ; d'ignorer la culture de ses aïeux, leur histoire, leur passé, leur langue, réduite au sabir global.

Mais oublions ces amnésiques. L'histoire, c'est de la blague, comme le dit Sa Forderie, Mustapha Menier. L'ignorance, c'est la force. Celui qui a le contrôle du passé, a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé. Dans un monde qui bouge, il serait catastrophique que les Hexagons lisent – et surtout qu'ils lisent de mauvais livres et de mauvais auteurs *qui leur mettraient des idées dans la tête*. Marx, Pascal, Rabelais, Shakespeare.

Marx en 1843, dans une lettre à Rugge : « Notre devise sera donc : réforme de la conscience, non par des dogmes, mais par l'analyse de la conscience mystique, obscure à elle-même, qu'elle se manifeste dans la religion ou la politique. On verra alors que, depuis longtemps, le monde possède le rêve d'une chose dont il lui suffirait de prendre conscience pour la posséder réellement. On s'apercevra qu'il ne s'agit pas de tirer un grand trait suspensif entre le passé et l'avenir, mais d'accomplir les idées du passé. On verra enfin que l'humanité ne commence pas une œuvre nouvelle, mais qu'elle réalise son œuvre ancienne avec conscience. »

Pascal : « Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il nous faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. »

Gargantua dans sa lettre à Pantagruel, datée « D'Utopie, ce dix-septième jour du mois de mars », exultant du renouveau, du bond de quinze siècles accompli en quelques décennies grâce aux traductions.

« Les temps étaient encore ténébreux, se ressentant du malheur et des calamités causés par les Goths qui avaient mis à sac toute bonne littérature ; (...)

Maintenant toutes les littératures sont rétablies, et l'étude des langues instituée : le grec, sans lequel c'est une honte qu'on se prétende savant, l'hébreu, le chaldéen et le latin ; l'imprimerie qui fournit des livres si élégants et si corrects est en usage, elle qui a été inventée de mon vivant par une inspiration divine, alors qu'au contraire l'artillerie l'a été par une suggestion diabolique. (...)

Je vois les brigands, les bourreaux, les mercenaires, les palefreniers d'aujourd'hui, plus doctes que les docteurs et les prédicateurs de mon temps. Que dirai-je ? Les femmes et les filles ont aspiré à cette gloire et manne céleste que sont de bonnes études. »

L'évidence relève du truisme.

Si vous souhaitez laisser à vos enfants l'héritage de la France et de l'humanité, soyez des Français et des humains : cultivez votre francité et votre humanité.

Produisez des idées.

Ce ne sont pas des armées qui nous envahissent – la résistance serait facile – ce sont des idées sous forme de biens, de marchandises, de services, de divertissements ; des idées basses et de masse, indissociables des moyens technologiques de la « société de l'information ». Seules les idées peuvent vaincre les idées. Nulle puissance ne peut vaincre une pensée qui s'empare d'une population et en fait *un peuple*.

C'est ainsi que le petit peuple tibétain a pu résister à l'immense puissance chinoise depuis des décennies. Reste à voir s'il peut *aussi* résister à l'irruption du train, du progrès, des touristes et de la pacotille marchande.

Nous pour qui la fin est dans les moyens ; qui refusons les machines et les moyens de la puissance ; nous gardons si nous le voulons, la puissance de la pensée, infiniment supérieure à la pensée de la puissance.

Retrouvons nos moyens *qui ne sont pas des machines*.

Pensons pour agir. Faisons penser pour faire agir.

Cela ne demande nul autre héroïsme que de bien faire ce que nous avons à faire. « Je tiens pour peu de chose le courage physique, écrit un pilote de guerre en 1942, et la vie m'a enseigné qu'il est un courage véritable : celui de résister à la condamnation de l'ambiance. »³² Vivre contre son temps, avoir le souci de soi, d'une existence sensée, etc., c'est d'abord vivre à part. Le poète Hölderlin dit quelque part, « soyez des hommes et vous n'aurez pas besoin de Déclaration des Droits de l'Homme. » On n'est soi-même que seul. L'individu autonome, c'est d'abord et nécessairement le plus rétif à la part d'aliénation qu'implique la socialisation. Dès qu'on est plusieurs, on n'est plus soi, mais nous. Mais tous. Mais tout le monde. Le reproche de la société à l'individu autonome, c'est toujours d'être asocial, « de ne rien faire comme tout le monde ». Voilà d'abord l'homme que nous défendons, celui qui a le goût du silence, de la solitude et de l'indépendance ; qui ne peut faire autrement que d'être et de se connaître lui-même. C'est précisément son écart social, son extériorité, qui lui permet « d'aller contre » et de défendre les hommes socialisés et sursocialisés contre les maux sociaux découlant de leur aliénation au groupe ; et de l'aliénation du groupe aux volontés de puissance. Ce sont les asociaux et solitaires, poètes romantiques et théoriciens radicaux, qui défendent les hommes socialisés contre eux-mêmes et contre les effets de leur aliénation sociale.³³ Le même Saint Exupéry ajoute, « Je sais, moi, que j'ai été autrement courageux en ne déviant pas du chemin fixé par ma conscience, malgré deux années d'injures et de diffamation, qu'en photographiant Mayence ou Essen. »³⁴

Bien faire ce qu'on a à faire, c'est se livrer à la véritable propagande par le fait. Par son existence concrète, en acte, par son mode de vie, ses manières, le soin qu'il prend de lui-même, de ses affaires, de ses proches ; par l'exemple qu'il donne, le scandale qu'il suscite, l'individu autonome prouve mieux que la répulsive propagande des officines militantes qu'« un autre monde est possible ». Ou l'aurait été.

Texte fondateur, *L'Épopée de Gilgamesh* fait d'Ourouk et de son héros une apologie qu'il nous est difficile, enfants des villes et de l'écriture, de questionner.

Dès l'origine, l'Histoire est écrite par les vainqueurs, les héros fondateurs qui enfouissent au pied des temples, palais et murailles, des tablettes de fondation. Tout à la fois plaques commémoratives et premières pierres, ces inscriptions conservent le nom du bâtisseur, ses titres, ses hauts faits, et des malédictions à l'intention des vandales. Aux dieux, il suffit d'un mot, d'un *fiat !*, pour créer ; d'appeler le nom de l'Homme pour que celui-ci s'éveille à l'existence. Perpétuer son nom au moyen de l'écriture sur la pierre, le plus durable des matériaux, c'est, à la lettre, s'immortaliser, même s'il s'agit d'une immortalité imaginaire, dans la mémoire des mortels à venir. C'est la seule qui soit permise. Voici cinquante siècles que le nom de Gilgamesh et le souvenir de son aventure survivent dans la mémoire des hommes. Et il en sera ainsi tant qu'il y aura des hommes pour lire la plus vieille histoire de l'Homme qui ne voulait pas mourir.

Voulons-nous nous *ré-humaniser* ? « Nous ne pouvons nous relever que de la pensée et du passé : non pas commencer une œuvre nouvelle, mais réaliser l'œuvre ancienne avec conscience. Nous devons, au rebours du malheur et des calamités qui mettent à sac toute bonne littérature depuis que « nous sommes tous américains », restaurer les humanités et la connaissance des langues mères (les français anciens, langues d'oc et d'oïl, latin, grec, etc.) ; restaurer la transmission, qui est d'abord la transmission du rêve, de l'œuvre et de la mémoire

³² Antoine de Saint Exupéry, *Ecrits de guerre 1939-1944*

³³ cf. André Gorz, *Individu, société, Etat*, paru dans la revue *Autogestion* n°8/9, 1982

³⁴ *Ecrits de guerre 1939-1944*

de l'humanité. Or la conscience n'est rien d'autre que cette mémoire continue de soi, d'être et d'avoir été. Sans passé, pas d'avenir. C'est pourquoi les islamistes détruisent les idées du passé, sculptées dans la pierre de Bamyán, Mossoul et Palmyre, inscrites sur les parchemins de Tombouctou. C'est pourquoi les inquisiteurs, les nazis et les pompiers de *Fahrenheit 451* brûlent les livres, tandis que les résistants les apprennent par cœur. C'est pourquoi C. P. Snow³⁵, porte-parole de la technocratie triomphante, appelle à l'oubli et à l'inhumation de la culture et des humanités, au profit d'un savoir-faire efficace et absurde, n'ayant d'autre fin que son propre fonctionnement circulaire. »³⁶

Marius Blouin

3 mars 2017

³⁵ cf. Pièces et main d'œuvre, « *Les deux cultures* », ou la défaite des humanités, 2016 sur www.piecesetmaindoeuvre.com. Pièce détachée n°76.

³⁶ cf. Pièces et main d'œuvre, *Machines arrière ! Des chances et des voies d'un soulèvement vital*, 2016 sur www.piecesetmaindoeuvre.com. Pièce détachée n°77.